

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE EN ETUDES QUEBECOISES

PAR

ANDREE DELACHAUX-DORVAL

MARIE DE L'INCARNATION: MODELE DE FEMME

1864 - 1966 (De CASGRAIN à GROULX)

AVRIL 1987

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.



Maria De Lincarnation 1599 - 1672

REMERCIEMENTS

Je remercie particulièrement Monsieur Guildo Rousseau, Directeur du Comité d'études avancées (Etudes Québécoises) qui fut un trait d'union et de qui j'ai reçu maintes informations.

Je remercie mon directeur de recherche, Monsieur Serge Gagnon, qui m'a orientée vers un sujet de mémoire conforme à mes vœux: l'étude de Marie de l'Incarnation, mystique française. Tout en permettant que le sujet réponde à l'orientation prise par l'Université du Québec à Trois-Rivières: le Québec de 1850 à 1950. D'où le sujet: Marie de l'Incarnation modèle de femme 1864 - 1966 (De Casgrain à Groulx). Je le remercie aussi, vivement, d'avoir guidé mes recherches, conseillé des lectures, revu et critiqué mon travail.

Je remercie toute l'équipe du programme de maîtrise en études québécoises. Je remercie mon mari, Maurice Dorval, qui a pris le soin de dactylographier tous mes travaux et l'exemplaire final de mon mémoire.

Je dédie ce mémoire à mon mari Maurice Dorval
et à mon parrain de confirmation l'abbé Maurice Beauchemin.

TABLE DES MATIERES

Remerciements	i
Dédicace	ii
Table des matières	iii
Cartes et illustrations	iv
Liste des annexes	v
 <u>INTRODUCTION</u>	 1
 <u>CHAPITRE I</u> Vie de Marie de l'Incarnation	 9
A) Vie laïque à Tours	9
B) Vie religieuse chez les Ursulines de Tours	18
C) Missionnaire en Nouvelle-France	25
D) Critique	34
 <u>CHAPITRE II</u> Marie de l'Incarnation "Modèle de femme"	 36
A) Marie de l'Incarnation dans une société idéalisée	36
B) Marie de l'Incarnation: modèle de femme	40
C) Marie de l'Incarnation: éducatrice des peuples; et le "merveilleux"	44
D) Commentaire critique	53
 <u>CHAPITRE III</u> "Dévotion" à la pensée de Marie de l'Incarnation	 65
A) Vulgarisation de sa pensée	65
B) Vers la béatification	78
C) Modèle de femme pour le vingtième siècle	92
 <u>CONCLUSION</u>	 100
Bibliographie	108
Annexes	113

CARTES ET ILLUSTRATIONS

Cartes: France et Nouvelle-France	15
Illustrations:	21
Tours: Cathédrale Saint-Gatien Chapelle Saint-Michel	
Québec: Premier monastère des Ursulines	
Eléments de diffusion:	76
Opuscule (1893) Image pieuse Timbre	
Georges-Etienne Cartier	98

LISTE DES ANNEXES

Annexe	I	113
		Biographes de Marie de l'Incarnation	
		Leur titre	
		Leur nationalité	
Annexe	II	114
		Marie de l'Incarnation: "Thérèse du Canada", Bossuet.	
Annexe	III	115
		Statistiques économiques et sociales	
Annexe	IV	116
		De la mort de Marie de l'Incarnation à sa béatification	
Annexe	V	117
		Procès de béatification-canonisation de Marie de l'Incarnation	
		Postulateurs et vice-postulateurs de la cause.	

INTRODUCTION

Notre étude a pour but de faire apparaître l'influence qui s'exerce entre la connaissance de l'histoire et la société canadienne-française au cours de la période qui s'étend de 1864 à 1966. Nous utiliserons les biographies de Marie de l'Incarnation depuis celle de Casgrain, publiée en 1864, à celle de Groulx, publiée en 1966. C'est l'interaction entre société et connaissance qui fera plus particulièrement l'objet de notre recherche. La science historique exerce une fonction sociale. Nous serons amenée à démontrer que le travail de l'historien est conditionné par des influences multiples et, qu'en conséquence, l'oeuvre d'un biographe porte la marque d'une époque: les interrogations que l'on pose varient suivant le milieu et les générations sans pour cela refuser une recherche objective. Par ailleurs, la formation sociale reçue par l'historien lui imprime une vision du monde en relation avec la société à laquelle il appartient. La place qu'il occupe dans la hiérarchie sociale permet d'expliquer choix et jugements. L'appartenance à un groupe social, à des solidarités matérielles et psychologiques avec les détenteurs du pouvoir guide les préférences et conduit l'argumentation.

C'est donc à travers le prisme des auteurs que le sujet étudié, Marie de l'Incarnation, nous apparaîtra. Nous découvrirons que l'idéal de la colonisation remplace le plus souvent l'étude de la colonisation et

que cette présentation est elle-même proposée comme un idéal à poursuivre pour l'édification du Canada français.

L'époque que nous étudions n'est pas encore entrée dans une phase d'esprit scientifique. L'historien de l'époque étudiée est théologien de l'histoire et, de ce fait, nous devons comprendre qu'une biographie d'héroïne mystique ne puisse être vue avec la même objectivité qu'à notre époque sécularisée et scientifique. Les historiens d'hier avaient une conception de l'histoire inséparable de la vision du monde retenue par le clergé et la petite bourgeoisie traditionnelle formée elle-même à l'école de l'Eglise.

Cette réalité explique notre problématique: dégager les articulations entre la connaissance et la société. En somme, ce que nous recherchons par l'étude des oeuvres écrites sur Marie de l'Incarnation, c'est la fonction sociale de ces biographies. Nous avons pour objectif de dégager l'idéologie que ces oeuvres véhiculent pendant la période qui s'étend de la première moitié du XIX^e siècle à la seconde moitié du XX^e siècle.

Nous avons privilégié, dès l'abord, les biographies des hagiographes. Ces biographies "édifiantes" émanent d'écrivains français, canadiens et étrangers. Nous nous sommes attachée essentiellement aux écrits des écrivains canadiens-français, puisque l'objet de notre étude est de dégager des idéologies, mais plus particulièrement les idéologies québécoises de cette période. Si nous faisons parfois référence à des auteurs étrangers, ce ne peut être qu'occasionnellement. Ces biographies ayant été écrites par une élite cléricale pour une élite formée dans les écoles et les universités dirigées par l' "Eglise", nous poursuivons nos recherches par l'ex-

amen d'oeuvres de vulgarisation du même type: plaquettes de diffusion, articles de journaux catholiques, conférences, pièces de théâtre, etc. Une étude du procès de canonisation, de sa genèse et de son élaboration au niveau diocésain complétera notre analyse d'une idéologie en mouvement. C'est à dessein que nous ne faisons qu'occasionnellement référence aux histoires générales et que nous ne portons pas notre attention sur les livres scolaires d'histoire. Leur analyse ne faisant pas l'objet de notre étude.

Nos méthodes sont essentiellement des méthodes d'analyses qualitatives. Nous nous sommes attachée à mettre en évidence le vocabulaire consacré au récit, et à l'analyse du caractère. Cette recherche de mots clés associés à des thèmes précis sert à dégager l'idéologie des auteurs. Notre méthode va donc consister en la recherche des jugements de valeur, des généralisations, des éloges, des condamnations et des liens avec le XIX^e siècle, des comportements jugés bons ou mauvais. Des biographes, nous avons retenu: leur nationalité, leur appartenance à un groupe social, leur fonction dans la société qu'ils représentent. Les oeuvres que nous analysons ont une unité de structure puisqu'il s'agit de biographies; mais leur intérêt est qu'elles s'adressent plus spécifiquement soit à un milieu cultivé d'adultes, soit à la jeunesse ou à un milieu populaire. Elles se présentent comme un plaidoyer pour la survie de la nation ou comme des procédures canoniques afin de faire reconnaître juridiquement, par Rome, la sainteté de l'héroïne, Marie de l'Incarnation. L'ensemble de ces oeuvres appartient au genre historique malgré la diversité des auditoires et la diversité des buts poursuivis. Cette unité de structure a facilité l'étude d'une évolution idéologique.

Il semble important d'établir une relation entre les luttes que soutiennent les idéologies et la situation des camps en présence. On ne peut analyser la pensée historique, établir des relations de causes à effets ou des rapports d'influence si l'on ne définit pas le groupe qui formule et celui qui consomme. Trois étapes de cette histoire doivent être évoquées. Premièrement, la collectivité canadienne-française a connu la conquête et la colonisation par un peuple dont la culture lui était étrangère. La conséquence fut un déséquilibre dans sa culture, un sentiment d'insécurité né de la mise en minorité. Le peuple s'est alors reconstruit, idéalement, par un nationalisme de survivance dans une nation dominée. Deuxièmement, après la révolte de 1837-1838, le clergé a exercé une emprise de plus en plus grande sur une collectivité dominée culturellement. La religion est devenue une valeur refuge, ce qui expliquerait l'évolution de l'historiographie. Puis, en troisième lieu, le Québec a fait l'expérience, avec l'industrialisation récente, de transformations économiques et sociales qui accentueront le conservatisme du clergé et de son alliée: la petite bourgeoisie. L'un et l'autre ont fabriqué l'histoire de la Nouvelle-France.

Les événements ayant fondé la relation société-histoire, il est important d'en expliquer les différents aspects. Une des conséquences de la conquête est que l'on assiste dans le domaine des échanges internationaux à la disparition d'une bourgeoisie d'affaires canadienne. Les Canadiens français se cantonnent dans le commerce de détail et les professions libérales. Les masses populaires, essentiellement paysannes, fournissent les prolétaires au service de l'entrepreneur anglo-saxon. La société canadienne-française se structure en fonction de cette situation. Pendant la période qui intéresse notre étude, les Canadiens français, ré-

fugiés dans l'agriculture, les professions libérales, et le clergé ont développé le secteur des services et se tiennent absents du commerce international et de l'industrie. La conséquence idéologique sera le mépris des activités économiques et le développement des compensations par l'agriculturisme et le messianisme. Ces idéologies vont devenir des mythes compensatoires. Le clergé invite les Canadiens français à accepter leur vocation paysanne et à la valoriser. C'est une forme de résistance au changement issu de la révolution industrielle, mais aussi un aveu d'impuissance de la société canadienne-française à participer au développement économique du territoire. Le Canadien français est enfermé dans un "ghetto culturel", son histoire néo-nationaliste est légitimée par sa dépendance coloniale et son conservatisme économique par son aliénation nationale plus encore que par opposition à la grande bourgeoisie marchande anglaise.

Il est important de connaître les conséquences de cette situation sur le monde des idées. On assiste au développement des valeurs refuges. Les liens familiaux, le culte des ancêtres prennent une valeur nouvelle parce qu'ils sont menacés par le déplacement des populations. On se replie sur les institutions traditionnelles; le passé est remis à l'honneur dans ses manifestations les plus populaires: chants, danses, costumes, artisanat, cuisine. La société retrouve ses valeurs dans un passé où elle se réfugie. Elle édifie un passé dont elle fait un mythe. Dès lors, les biographes vont valoriser le passé le plus lointain, et le revaloriser face à l'envahisseur anglophone. Ils vont cultiver une flamme catholique et française.

Le nombre des prêtres et des religieuses va s'accroître sans cesse jusqu'en 1914. Beaucoup partiront en "mission" aux Etats-Unis ou dans l'Ouest canadien. C'est ce phénomène qui sert, en partie, d'appui à l'idéologie messianique. Le clergé est partout présent: dans l'enseignement primaire et secondaire, à l'université. Tout cela explique que les élites laïques soient intégrées au monde sociologique des clercs et que la génération politique soit convertie à la vision ultramontaine de l'idéal national. A partir de l'Union, la législation scolaire montre la soumission du personnel politique à la volonté de l'Eglise qui est d'accroître son autorité sur l'école. On ne peut s'étonner que l'influence cléricale puisse être prépondérante dans les domaines littéraires et que les écrits reflètent les principes du conservatisme politique et religieux. Mais on ne peut réduire exclusivement la formation sociale canadienne-française du XIX^e siècle à la seule extension des clercs et du cléricalisme. Vers la moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e, des changements structuraux importants apparaissent. La société industrielle s'implante et transforme la vie rurale. L'industrie laitière s'articule au marché international. Les ruraux qui disposent d'espèces liquides se convertissent à de nouvelles habitudes de consommation. Mais l'industrie naissante ne peut absorber le surplus démographique et c'est l'exode aux Etats-Unis. Le clergé y voit l'occasion de continuer une belle oeuvre de colonisation car la société industrielle fait peur. Le prolétariat urbain constitue un élément de perturbation. Avec l'apparition du syndicalisme, l'ascendant des notables et du clergé sur les masses est en déclin. Le clergé et les notables gardent la nostalgie du passé et n'acceptent pas l'ordre nouveau. Pour les conservateurs, la modernité met en péril la morale, la foi et la

survivance nationale. Au total, les Canadiens français, en statut de minorité face à l'omniprésence du clergé, ont survalorisé leur passé et leurs traditions. Ils ont dévalorisé l'activité économique puis, face à la montée de l'ère industrielle, ils ont dû s'adapter à la modernité.

Les biographes de Marie de l'Incarnation qui nous présenteront l'héroïne comme un modèle de femme dans une société modèle et pour un modèle de société appartiennent au monde clérico-petit-bourgeois. Ils sont tous passés par le collège classique ou des institutions religieuses. Tous ont été encouragés dans leurs recherches sur Marie de l'Incarnation et leurs écrits par le clergé et la hiérarchie, lorsqu'ils n'en font pas eux-mêmes partie. Tous sont d'idéologie conservatrice. Plusieurs parmi ces biographes seront témoins au procès de béatification-canonisation.

Dans un premier chapitre, nous exposerons la biographie de Marie de l'Incarnation telle qu'elle est présentée objectivement au lecteur de notre époque sécularisée. Nous exposerons sa vie de laïque à Tours et sa vie de religieuse chez les ursulines, son départ pour la Nouvelle-France, sa vie de religieuse missionnaire. En fin de chapitre, nous évoquerons les critiques que peut susciter cette biographie. Ce premier chapitre servira de point d'appui aux deux chapitres suivants.

Dans le deuxième chapitre, nous présenterons Marie de l'Incarnation vue par ses biographes des XIX^e et XX^e siècles. Ces derniers prendront prétexte de la biographie de l'héroïne pour la situer dans la société du XVII^e siècle français idéalisée, un mythe qui alimentera la pensée de l'époque et structurera la société d'alors, société où la femme apparaît com-

me une figure de proue pour le salut des peuples. Nous verrons ce qu'est ce modèle féminin pour ses biographes. De ces biographies, nous dégagerons l'évolution du personnage: Marie de l'Incarnation éducatrice devient éducatrice d'un peuple, Mère de la patrie auréolée de merveilleux. En dernier lieu, nous verrons les critiques adressées à Marie de l'Incarnation et nous ferons la critique des hagiographies. Les écrits des hagiographes nous font apparaître le but poursuivi par les écrivains: élever Marie de l'Incarnation au rang de modèle féminin universel. Le troisième chapitre portera sur la "dévotion" à la pensée de Marie de l'Incarnation. Cette "dévotion" se répand dans les classes populaires par des moyens de propagande divers: pastorale des évêques, sermons dominicaux, associations pieuses, organisations culturelles ainsi que diverses formes d'écrits tels que des plaquettes de diffusion, des articles, des journaux, des pièces de théâtre, des exercices pédagogiques, des prières composées.... Cette "dévotion" donnera une réputation collective de sainteté à Marie de l'Incarnation qui la conduira au procès de canonisation que nous étudierons. Sa pensée, élevée à l'universalité, nous nous demanderons dans un dernier paragraphe critique si Marie de l'Incarnation peut être un modèle pour les femmes du ^{XI}^e siècle.

Les deux derniers chapitres prenant référence et appui sur une biographie objective de Marie de l'Incarnation, nous commençons donc notre étude par la biographie de notre héroïne.

CHAPITRE I

VIE DE MARIE DE L'INCARNATION

A) Vie laïque à Tours.

Marie Guyart, qui devait devenir Marie de l'Incarnation, est née à Tours le 28 octobre 1599. Tours est une cité de 25 000 âmes qui s'étend sur les bords de la Loire, non loin des châteaux de la Renaissance où séjournèrent les Rois un siècle plus tôt. On y parle, dit-on, la langue la plus pure du royaume. Deux grands centres religieux dominent la cité: la collégiale Saint-Martin où depuis plus de mille ans les tourangeaux viennent honorer leur protecteur et la cathédrale Saint-Gatien. La soie fait vivre la cité. Cet artisanat s'est développé lorsque la cour de France, de la fin du XV^e siècle au début du XVI^e, se déplaçait avec ses peintres et ses artistes, de Blois à Amboise, de Chenonceaux à Langeais ou Azay le rideau... A la fin du siècle, une récession économique se fait sentir mais, sous Richelieu, la prospérité apporte à nouveau le calme de l'aisance aux soyeux de Tours. La Loire sert au transport des "voitures par eau": bateaux où s'entassaient les marchandises.

C'est à quelques pas de la Loire, rue des Tanneurs, que naît Marie Guyart, près du couvent des carmes. Elle est baptisée le lendemain à l'église paroissiale de Saint-Saturnin. Marie est la troisième enfant du

foyer. Sa soeur Claude, née en 1592, et son frère Hélye, né en 1595, la précèdent. Un petit Florent mourut en bas âge en 1598. Le père, Florent Guyart, est maître boulanger. Il a épousé, vers 1590, Jeanne Michelet dont le père, maître boulanger lui-même, est fournisseur attitré du corps de ville et de l'Hôtel-Dieu.

Par sa mère, Marie Guyart est apparentée à la famille des Babou de la Bourdaisière qui habite une charmante demeure renaissance au sein de la cité. Les femmes, chez les Babou de la Bourdaisière, faisaient parler d'elles: Gabrielle d'Estrées avait été comblée d' "honneur" par Henri IV surnommé "le vart galant", tandis que ses cousines, les abbesses de Beaumont-les-Tours, préparaient les réformes austères de l'ordre monastique. Les Guyart connaissent, eux aussi, leur temps de gloire puisqu'un de leurs ancêtres est allé, pour Louis XI, au royaume de Naples, chercher François de Paule.

Marie Guyart, quant à elle, sera la première femme missionnaire du monde chrétien. C'est une mystique et une femme d'affaires qui jouera un rôle prépondérant dans la fondation de la Nouvelle-France.

Après la naissance de Marie, naissent encore quatre autres enfants. Entre temps, Florent Guyart, son père, vint s'établir à l'est de la ville dans la paroisse de Saint-Pierre-des-Corps. Marie ne quittera ce quartier que pour partir en Nouvelle-France. Sa famille semble avoir été une famille pieuse et unie. Marie dira, plus tard, que lorsque sa mère se croyait seule, elle parlait tout haut à Jésus. Elle lui faisait part des joies et des difficultés de la vie journalière. La famille Guyart est généreuse, on reçoit les pauvres et Marie se plaît à les servir. Dès son

enfance, Marie vit donc dans la charité et l'amour de Dieu. Elle raconte elle-même:

"Je n'avais qu'environ sept ans lorsqu'une nuit, pendant mon sommeil, il me sembla que je voyais le ciel ouvert et Notre-Seigneur descendant vers moi. Le plus beau des enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassa et me baisant amoureuxment, me dit: "Voulez-vous être à moi?"

"Je lui répondis: "Oui" et ayant eu mon consentement, il monta au ciel (1)."

— Vers l'âge de quatorze ans, elle pensait au cloître —. Elle acquiert une instruction élémentaire à la petite école, mais on a tout lieu de croire qu'elle reçoit du milieu culturel qui l'entoure richesse et grandeur morale. Elle dit elle-même l'attention qu'elle portait aux sermons interminables de l'époque; — ils durent plusieurs heures —. Elle s'y forme l'intelligence, le cœur et l'âme. Elle aime les chants, les grandes manifestations religieuses, les processions. Cependant, l'intérêt qu'elle porte à la vie profane pendant sa jeunesse engendre chez elle une piété profonde. Elle est uneoureuse du Verbe incarné, "le plus beau des enfants des hommes", mais rien ne semble avoir changé dans sa vie. Elle connaît des religieux capucins, récollets minimes. Elle n'a pas de directeur spirituel.

Marie a seize ans, est joyeuse, vivante et ses parents pensent à la marier. Ils ont un bon parti en la personne de Claude Martin, artisan en soie. Sa fabrique a entre cinq et dix ouvriers et des métiers à tisser. Chez Claude, maîtres et ouvriers prennent leur repas à la même table avec les femmes et les enfants qui, eux aussi, sont à son service. C'est

1 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, pp. 160-161.

une maison pleine de travail et d'enfants que Marie prend à charge et gouverne à dix-sept ans. Marie s'emploie à la broderie. Au XVII^e siècle, les étoffes les plus luxueuses étaient brodées de motifs variés. Elle se perfectionne, devient très adroite. Elle dévoile d'autres habiletés manuelles en faisant de la menuiserie, de la dorure. Elle s'initie à la direction d'un commerce. Pendant ses deux ans de mariage, les libertés sont grandes. Elle lit des romans; elle assimile ses lectures pour en garder la sève. Mais, peu à peu, sa vie devient plus intérieure, plus monastique. Elle entretient sa "maison" des pieux sermons qu'elle recueille, "retournant, dit son fils, comme Moïse, la tête toute remplie de lumière, elle leur répétait ce qu'elle avait entendu, en y ajoutant ses propres pensées (2)". De son mariage, on sait peu de choses. Marie était discrète, réservée:

"Sa divine Bonté permit que, près de l'espace de deux ans, j'eusse de grandes croix à supporter, et ce fut en cette occasion que Jésus mit mon âme à l'épreuve. Mais Il ne la laissa point, parce que ce soutien intérieur duquel j'ai parlé me donnait des forces et une si grande patience et douceur. Dans toutes les attaques les plus sensibles, mon recours était l'oraison (3)".

Claude Martin meurt deux ans après son mariage. Il laisse un fils de six mois.

"Quoique j'aimasse beaucoup votre père, écrivait-elle plus tard à son fils, et que la perte que j'en fis me fût très sensible, toutefois, me voyant libre et dégagée, mon âme se liquéfiait en actions de grâces de ce que je n'avais plus que

2 Abbé Casgrain, Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Québec 1882, T. I p. 121.

3 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 9.

Dieu à qui mon coeur et mes affections se pussent dilater et se dilataient en effet sans cesse dans la solitude... (4)."

Marie pense à nouveau à la solitude du cloître. — Dès 1619, les affaires de Claude Martin étaient en difficulté. A la naissance de leur fils Claude, les ennuis financiers s'accroissaient; la famille luttait contre la faillite —. A 19 ans, la jeune veuve doit faire face à la liquidation de l'entreprise. On la presse de se remarier pour son avenir et celui de son fils. Elle évince ses prétendants avec tact.

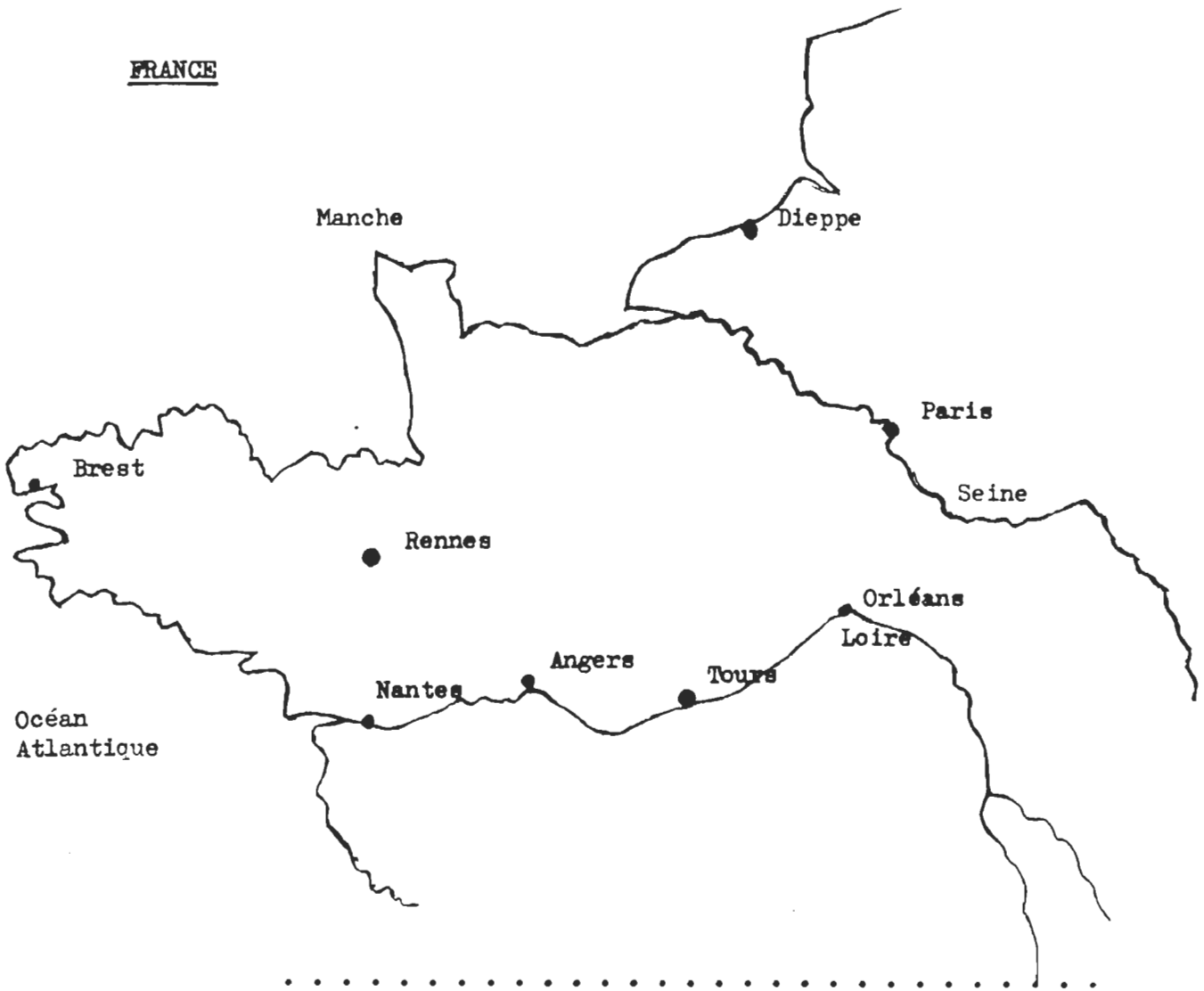
Le 24 mars 1620, tandis qu'elle se rend à ses affaires, elle est saisie par une extase:

"Au moment où je passais le long du chemin du Haut-Fossé de la ville, je fus subitement arrêtée intérieurement et extérieurement... Si la bonté de Dieu ne m'eût soutenue dans cette rencontre, je crois que je fusse morte de frayeur, tant la vue du péché, pour petit qu'il puisse être, me paraissait horrible et épouvantable... Je dis plus; un Dieu fait Homme, mourir pour expier le péché et répandre son sang précieux pour apaiser son Père, et par ce moyen lui réconcilier les pécheurs, il ne se peut dire ce que l'âme conçoit en ce prodige... Or en cet excès, je me voyais toujours plongée dans ce précieux sang, de l'effusion duquel j'étais coupable, et c'était ce qui causait mon extrême douleur. Enfin le même trait d'amour, qui avait ravi mon âme, me pressait de me confesser (5)".

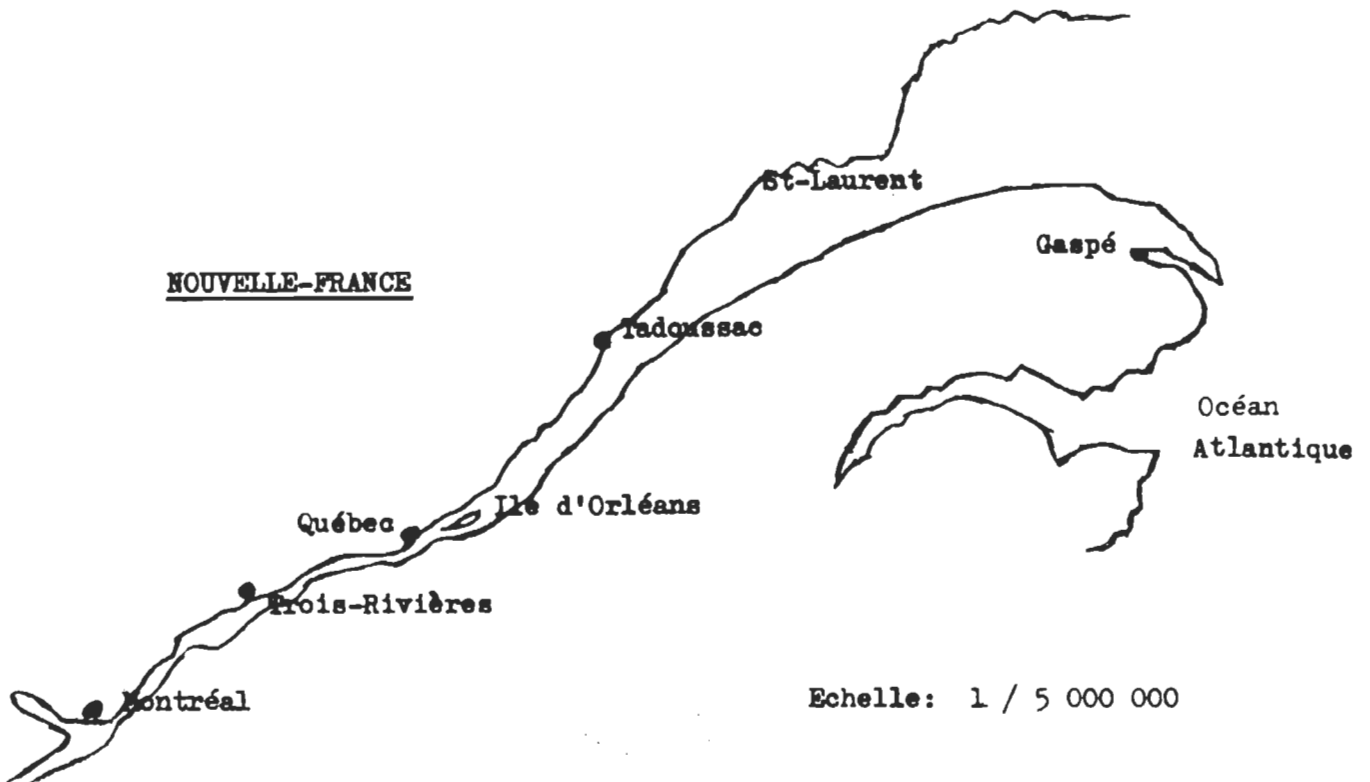
Lorsqu'elle reprend conscience, elle est près de la chapelle des Feuillants. Elle ne peut se confesser que le lendemain. Le prêtre qui la reçoit est le père Dom François de Saint-Bernard. Cette "vision du sang" provoque chez Marie ce qu'elle appelle sa conversion. Elle fait vœu de chasteté perpétuelle avec l'assentiment de son directeur. Elle congédie

4 Abbé Casgrain, Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, T. I pp. 136-137.

5 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 14.



NOUVELLE-FRANCE



Echelle: 1 / 5 000 000

son personnel; liquide la fabrique et retourne vivre chez son père. Sur ces entrefaites, Dom François de Saint-Bernard quitte Tours. Il confie Marie à Dom Raymond de Saint-Bernard qui la suivra jusqu'en 1631.

Claude, la soeur aînée de Marie, avait épousé, en 1621, Paul Buisson "un voiturier par terre et par eau" dont les affaires étaient prospères. Paul Buisson demande à Marie si elle accepte de se joindre à "la maison" pour les seconder. Marie, qui, on le sait, recherche la solitude et l'intimité avec Dieu, n'accepte que sur les conseils de son directeur de conscience. Elle se charge alors des besognes les plus humbles, les plus matérielles qui lui permettent d'être présente à Dieu par la prière et la contemplation. Très rapidement, elle gagne l'estime de son entourage. En 1624, sa soeur Claude est enceinte après quinze ans de mariage. La grossesse est difficile et requiert du repos. Les Buisson demandent à Marie de laisser les tâches domestiques pour s'occuper de l'entreprise. Paul Buisson est un homme peu instruit; il sait à peine lire et écrire. Son caractère est difficile. Il est cependant à la tête de "la plus grande famille" de la province. Son neveu dira qu'il avait "tout ce qui lui était nécessaire en hommes, chevaux, harnais, coches, carrosses et autres semblables meubles de campagne (6)".

Le transport s'effectuait par terre et par eau mais le plus important du trafic se faisait par la Loire. Marie devait calculer, pour chaque cargaison, le prix du voyage, les frais occasionnés par les em-

6 Dom Claude Martin, La Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, p. 54.

ployés, les aléas divers: mauvais temps, crue du fleuve, retard de livraison. Il fallait compter les différentes charges fiscales, payer les différents droits de péage. L'entreprise avait à payer les mariniers. Marie était accaparée tout au long du jour. Dans ses écrits spirituels, elle évoque le souvenir de cette époque:

"Je passais presque les jours entiers dans une écurie qui servait de magasin et quelquefois il était minuit que j'étais sur le port à faire charger ou décharger les marchandises. Ma compagnie ordinaire étaient des crocheteurs, des charretiers et même cinquante à soixante chevaux dont il fallait que j'eusse soin (7)".

Le 20 mars 1620, la grâce que Marie reçoit lui fait désirer de grandes mortifications. Elle écrira plus tard à son fils: "Mon âme avait une tendance à Dieu sans cesse, purement spirituelle. Je le voulais d'une façon qui m'était inconnue (8)". L'année 1624 est une période de nuit spirituelle. Elle se lie par un vœu d'obéissance à son directeur et pratique envers "sa famille" l'obéissance que l'on observe dans un monastère. Elle fait vœu de pauvreté.

Au début de 1625, elle reçoit une autre grâce. Elle voit son cœur enchassé dans celui de Jésus. Elle contemple le mystère de l'Incarnation. Le 19 mai 1625, elle a une vision trinitaire et ne désire plus que le mariage mystique. De la Pentecôte 1625 à la Pentecôte 1627, elle vit dans une alternative de joie et de souffrances: Dieu est présent et se dérobe; la présence de Dieu est si violente que joie et souffrance s'interpénètrent. Elle désire toujours davantage cette présence sacrée, tout en approfondissant un sentiment de culpabilité accompagné d'un désir de pu-

7 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. I p. 162.

8 Ibid., T. II p. 209.

rification.

A la Pentecôte 1627, Marie reçoit une seconde révélation de la Sainte Trinité et le mariage mystique avec le Verbe. Elle vit désormais une union constante avec le Christ qui rappelle les accents du Cantique des Cantiques: "O Dieu! que cette union est grande! C'est un mélange d'amour et d'amour et on peut dire avec Dieu: "Mon Bien Aimé est à moi et moi à Lui (9)". Cet amour occasionne une telle souffrance qu'elle tombe malade. Puis tout devient paisible. Le Christ demeure présent; elle est envahie de joie:

"C'est une chose si simple et si délicate qu'elle ne se peut exprimer. On peut parler de tout, on peut lire, écrire, travailler et faire ce que l'on veut, et néanmoins cette occupation foncière demeure toujours et l'âme ne cesse point d'être unie à Dieu (10)".

A trente ans, Marie a fait vœu de chasteté, d'obéissance et de pauvreté; elle est religieuse dans le monde.

Depuis sa conversion de 1620, Marie prépare son entrée dans un monastère, mais sur elle repose la prospérité des messageries et son fils n'a que onze ans. Va-t-elle suivre "sa raison", répondre à l'appel d'un Dieu qui la veut tout à Lui ou répondre à son devoir: soutenir "sa famille", diriger les affaires de Paul Buisson, élever son fils? C'est pour Marie un douloureux dilemme: elle a la nostalgie du cloître; elle est "pressée intérieurement" de tout quitter pour Dieu. "Mon désir pour la vie religieuse, écrit-elle, augmentait de jour en jour et depuis la première année de ma conversion il n'est point sorti de mon esprit (11)."

9 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. I p. 219.

10 Ibid., p. 234.

11 Ibid., p. 253.

Marie est une femme d'affaires dont on a besoin. Que faire de son fils unique? La famille du XVII^e siècle est étendue; c'est une communauté où l'enfant pourrait recevoir éducation et protection. Marie prend conseil de son directeur Dom Raymond de Saint-Bernard, prieur de Tours; on consulte le général de l'ordre des Feuillants, Monsieur Louis Forget, supérieur ecclésiastique du couvent des ursulines et chancelier de l'église de Tours; l'archevêque de Tours, Monsieur Bertrand d'Eschaux; et son coadjuteur Victor le Bouthillier de Rancé. Tous considèrent que Marie doit entrer dans un monastère selon ses désirs, mais qu'elle doit s'assurer de la protection et de la bonne éducation de son fils avant de répondre à sa vocation.

B) Vie religieuse chez les Ursulines de Tours.

Le 25 janvier 1631, elle confie Claude Martin à la garde de sa soeur et entre au noviciat des ursulines de Tours. Elle se sent "mourir toute vive" devant le désespoir de son fils qui ne cesse de réclamer sa mère. Il pénètre dans le monastère jusqu'au réfectoire; organise un charivari avec d'autres garçons: "Rendez-moy ma mère; je veux avoir ma mère (12)"!

"Jamais, dit-elle, je ne fus tant combattue: j'en traitais humblement avec Notre-Seigneur, pour l'amour duquel j'avais abandonné cet enfant, afin de suivre ses divins conseils; et par ce moyen mon coeur demeurait en paix (13)."

L'amour de ce fils continue à vivre en elle. Elle suit son évolution, prie pour son âme, connaît l'angoisse: "O mon Amour, faites-moi souffrir toutes les croix qu'il vous plaira pourvu que cet enfant ne vous

12 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 132.

13 Ibid., pp. 132-133.

offense pas, car j'aimerais mieux le voir mourir mille fois que de le voir vous offenser (14)". Le 17 mars, quelques jours avant la vêtue, dans une extase, elle reçoit une troisième manifestation trinitaire (15), puis Marie connaît à nouveau la nuit spirituelle (16); elle est poursuivie par les "tentations". Elle souffre. Le 24 janvier 1633, Dieu pénètre son âme: "Notre-Seigneur dilata mon coeur d'une si grande joie que je ne le saurais exprimer (17)".

Le 25 janvier, Marie prononce ses vœux et prend le nom de Marie de l'Incarnation. Huit jours plus tard, la nuit se fait à nouveau. Nous sommes proches du carême. Le père Georges de la Haye vient prêcher; elle se sent en affinité spirituelle avec lui. Il lui demande d'écrire une relation autobiographique pour mieux la connaître et devient son directeur spirituel. Marie se consacre à Dieu à l'âge de 30 ans mais, depuis l'âge de raison, toutes ses pensées vont vers Jésus. Elle croit vivre en Lui. Ses actes sont charité et apostolat. Sa vie laïque lui a permis d'atteindre les âmes éloignées de Dieu, et quand elle quitte le monde, c'est pour se donner à Lui. "Dès que j'eus les premières et fortes impressions de quitter le monde, ce fut d'être ursuline, parce qu'elles étaient instituées pour aider les âmes, chose à laquelle j'avais de puissantes inclinations (18)."

A Noël 1633, son Dieu commence à lui dévoiler la mission dont Il veut

-
- 14 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. I p. 292.
 - 15 Manifestation trinitaire: manifestation de Dieu en trois personnes: Père, Fils, Saint-Esprit.
 - 16 Nuit spirituelle: absence sensible de la présence de Dieu.
 - 17 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. I p. 392.
 - 18 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 119.

l'investir:

"Une nuit... il me fut représenté en songe que j'étais avec une dame séculière que j'avais rencontrée par je ne sais quelle voie. Elle et moi quittâmes le lieu de notre demeure ordinaire. Je la pris par la main et, à grands pas, je la menai après moi avec bien de la fatigue parce que nous trouvions des obstacles très difficiles qui s'opposaient à notre passage et nous empêchaient d'aller au lieu où nous aspirions. Mais je ne savais où ni les chemins. Or cependant je franchissais tous ces obstacles en tirant après moi cette bonne dame. Enfin nous arrivâmes à l'entrée d'une belle place à l'entrée de laquelle il y avait un homme vêtu de blanc et la forme de cet habit comme on peint les Apôtres. Il était le gardien de ce lieu. Il nous y fit entrer et, par un signe de la main, nous fit entendre que c'était par là où il fallait passer, n'y ayant point d'autre chemin que celui-là où il nous introduisait, nous marquant le lieu. Et lors, je comprenais intérieurement quoiqu'il ne parlât pas, que c'était là. J'entrai donc en cette place avec ma compagne. Ce lieu était ravissant. Il n'avait point d'autre couverture que le ciel; le pavé était comme de marbre blanc ou d'albâtre, tout par carreaux avec des liaisons d'un beau rouge. Le silence y était qui faisait partie de sa beauté. J'avançais dedans, où, de loin, à main gauche, j'aperçus une petite église de marbre blanc ouvragé, d'une belle architecture à l'antique, et, sur cette petite église, la sainte Vierge qui y était assise, le faite étant disposé en sorte que son siège y était placé. Elle tenait son petit Jésus entre ses bras sur son giron. Ce lieu était très éminent, au bas duquel il y avait un grand et vaste pays, plein de montagnes, de vallées et de brouillards épais qui remplissaient tout, excepté une petite maisonnette qui était l'église de ce pays-là, qui seule était exempte de ces brumes (19)".

Marie de l'Incarnation dit que la Vierge Marie regardait ce pays pitoyable et effroyable. La religieuse quitte alors la main de la bonne dame et court vers la Mère de Dieu:

"Lors, je la vis devenir flexible et regarder son béni Enfant, auquel sans parler elle faisait entendre quelque chose d'important à mon cœur. Il me semblait qu'elle lui parlait de ce pays et de moi et qu'elle avait quelque dessein à mon sujet, et moi je soupirais après elle, ainsi mes bras étant

19 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. II pp. 303-306.



Cathédrale Saint-Gatien
Tours: XIII^e siècle.



Chapelle Saint-Michel où Marie de
l'Incarnation prononça ses vœux.
Tours, le 25 janvier 1633.



Premier monastère des
Ursulines à Québec.

étendus. Lors, avec une grâce ravissante, elle se tourna vers moi et, souriant amoureusement elle me baisa sans me dire mot, puis elle se retourna vers son Fils et lui parlait encore intérieurement, et j'entendais en mon esprit qu'elle avait du dessein sur moi, duquel elle lui parlait. Lors pour la deuxième fois elle se tourna vers moi et me baisa derechef, puis elle communiquait à son très adorable Fils et ensuite me baisa pour la troisième fois, remplissant mon âme par ses caresses d'une onction et d'une douceur qui est indicible (20)".

Le songe laisse une forte impression à Marie mais elle ne comprend pas encore. Elle réalise que Dieu ne l'attend plus ni au sein de sa famille ni chez les ursulines de Tours, mais dans un pays où tout est pitoyable.

L'apostolat continue. Marie de l'Incarnation devient sous-maîtresse des novices; elle prépare les jeunes religieuses à l'enseignement. Elle écrit un livre de 562 pages relatif à l'enseignement catéchétique intitulé: "L'Ecole sainte ou Explication familière des mystères de la foy pour toutes sortes de personnes qui sont obligées d'apprendre ou d'enseigner la Doctrine chrétienne." Son directeur d'alors, le père jésuite Jacques Dinét, lors de deux retraites annuelles de carême, lui demande d'écrire une relation d'oraison en 1634 et en 1635. Elle écrit aussi un supplément autobiographique pour les années 1633-1636. Claude Martin publiera ses Relations en 1682. — Le supplément autobiographique sera inclus dans la biographie que celui-ci composera de sa mère —.

Cependant, Marie de l'Incarnation sait qu'elle sera missionnaire. Elle attend que Dieu lui révèle le lieu de sa mission. Vers janvier 1635, un an après le "songe de Noël, tandis qu'elle était en oraison

20 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. II pp. 303-306.

devant le Saint Sacrement, elle fut ravie en Dieu. "Lors, dit-elle, cette adorable Majesté me dit ces paroles: "C'est le Canada que je t'ai fait voir; il faut que tu y ailles faire une maison à Jésus et à Marie (21)."

Marie de l'Incarnation ne pense plus qu'à réaliser la volonté de Dieu. Elle en parle aux jésuites dont elle avait lu "les Relations". Son directeur, le père Dinet, quitte Tours. Quant à son nouveau directeur, le père de Salines, il n'est pas favorable au projet de la religieuse. Par ailleurs, Marie apprend que son ancien directeur, Dom Raymond de Saint-Bernard, part pour le Canada. Elle espère vraiment son aide. Marie ne se décourage pas; elle sait que la volonté de Dieu s'accomplira. Tout se fit sans l'intervention de son conseiller spirituel: une jeune veuve, Madame de la Peltrie, avait lu les Relations des jésuites. Elle possédait une fortune et voulait la consacrer aux missions du Canada; fonder un hôpital, des écoles; enfin, répondre à l'appel du père Paul Le Jeune aux communautés de France.

Sa famille s'opposant à la dilapidation de ses biens, elle feignit d'épouser un pieux mystique laïc de Caen, Monsieur de Bernières, qui entre dans ses projets. Madame de la Peltrie, en quelques jours, remplit les formalités nécessaires, prend contact avec l'archevêque de Tours qui donne son assentiment au départ de deux ursulines pour la Nouvelle-France: Marie de l'Incarnation et Marie de Savonnières de Saint-Joseph.

Pendant les quelques jours que Marie passe à Tours avant son départ,

21 Dom Janet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. II pp. 315-316.

"elle voit" les difficultés qui l'attendent:

"J'eus une vue de ce qui me devait arriver au Canada. Je vis des croix sans fin, un abandon intérieur de la part de Dieu et des créatures en un point très crucifiant, que j'allais entrer en une vie cachée et inconnue. Il m'était avis que la Majesté de Dieu me disait par une insinuante pénétration: "Allez, il faut que vous me serviez maintenant à vos dépens..." Je ne puis dire l'effroi qu'eut mon esprit et toute ma nature en cette vue... Je me trouvai comme une personne seule qui expérimentait déjà la solitude affreuse d'esprit que je devais souffrir dans le dessein que Dieu avait sur moi (22)".

Madame de la Peltrie quitte la France dans la joie de l'aventure; Marie de l'Incarnation part brisée. Son fils, un jeune homme, est à la croisée des chemins. Marie de l'Incarnation dit elle-même, en le quittant, que "ses os se déboitaient". Marie de l'Incarnation gagne Dieppe avec Madame Madeleine de Champigny de la Peltrie. Elles embarquent en mai avec deux ursulines et trois religieuses hospitalières de Dieppe. La Gazette du temps nous relate leurs dernières heures sur le sol de France:

"Le 4 mai, au port de Dieppe, a eu lieu l'embarquement qui a suscité un grand concours du peuple. Le départ s'est effectué de l'Hôpital des Révérendes Soeurs Augustines du Précieux-Sang, lesquelles, grâce à la fondation de Madame la duchesse d'Aiguillon, passent au Canada pour soigner les malades français et indigènes. Madame la Gouvernante de Dieppe a bien voulu prendre dans son carrosse et conduire jusqu'à l'embarcadere le petit groupe des neuf partantes".

Lorsque Marie de l'Incarnation se trouve à Dieppe, l'abandon et la paix envahissent son âme. Elle écrit à son très cher frère Hélye Guyart, depuis Dieppe, le 15 avril 1639:

"Aidez-moi à bénir son aimable Providence, entre les bras

22 Dom Jamet, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels, T. II pp. 348-349.

de laquelle je m'abandonne pour vivre ou pour mourir, soit sur la mer, soit dans le fort de la barbarie... Vous savez les périls que nous allons courir sur la grande mer Océane, la plus rude à passer de toutes les mers... Mais tout cela n'est rien; la vie et la mort me sont même chose, et je fais mon sacrifice de moi-même du meilleur coeur qu'aucune chose que j'aie faite dans ma vie".

Le 20 mai 1639, depuis la mer, elle écrit à la supérieure du monastère des ursulines de Tours:

"... des pêcheurs qui nous ont suivis jusqu'à la Manche ont bien voulu nous faire le plaisir de se charger de nos lettres... Nous avons donc passé les côtes d'Angleterre, et nous sortons de la Manche, non sans avoir couru le danger d'être prises par les Espagnols et les Dunkerquois".

Depuis Québec, le 2 septembre, soeur Cécile de Sainte-Croix écrit que le 19 juin, vers six heures du matin, le révérend père Vimont descendit dans les chambres des religieuses et dit: "Nous sommes perdus si Notre-Seigneur ne nous fait miséricorde; il y a un glaçon qui va aborder le navire et n'est plus qu'à dix pas lequel est grand comme une ville". Le 20 juillet, les trois navires arrivent à Tadoussac. Le lendemain, on quitte "l'Amiral" pour entrer dans le "Saint-Jacques". Tous arrivent à Québec, sains et saufs, le jour de Saint-Pierre-es-Liens.

C) Missionnaire en Nouvelle-France.

Dans "ses relations", Marie relate son arrivée à Québec le 1er août 1639:

"Après tant d'accidents et de tempêtes, le 1er jour d'août 1639, nous arrivâmes à Québec. Monsieur de Montmagny, Gouverneur de la Nouvelle-France, ayant auparavant envoyé sa chaloupe bien munie de rafraîchissements au-devant de nous, nous reçut et tous les Révérends Pères avec des démonstrations d'une très grande charité. Tous les habitants étaient si consolés de nous voir que, pour nous témoigner leur joie, ils fi-

rent ce jour-là cesser tous leurs ouvrages.

"La première chose que nous fîmes fut de baiser cette terre en laquelle nous étions venues pour y consommer nos vies pour le service de Dieu et de nos pauvres Sauvages (23)".

Le petit groupe est conduit ensuite à l'église pour un Te Deum, puis au Fort pour prendre une "réfection". Puis les révérends pères et le Gouverneur les dirigèrent vers leur demeure. Le lendemain, les révérends pères leur font faire connaissance de Sillery, le village des Amérindiens. Dans sa lettre du 2 septembre 1639, soeur Cécile de Sainte-Croix écrit à la révérende mère supérieure du monastère des ursulines de Dieppe:

"Le lendemain, on nous fit aller à Sillery, qui est le lieu où habitent plusieurs sauvages... On y baptisa une fille âgée d'environ dix ans. Madame de la Peltrie fut sa marraine et la nomma Marie. On la lui donna par après pour pensionnaire; ça été notre première".

Le petit groupe avait quitté "la douce France" pour un pays inconnu. Charlevoix le décrit ainsi dans son Histoire et description générale de la Nouvelle-France:

"Le fort de Québec, environné de quelques méchantes maisons et de quelques baraques; deux ou trois cabanes dans l'île de Montréal, autant peut-être à Tadoussac et en quelques autres endroits sur le Fleuve Saint-Laurent, pour la commodité de la pêche et de la traite; un commencement d'habitation aux Trois-Rivières, et les ruines de Port-Royal en Acadie, voilà en quoi consistait la Nouvelle-France".

La Nouvelle-France est cependant laissée à elle-même. Depuis 1618, la métropole est troublée par ce que l'on appelle "la guerre de Trente ans". Les jésuites, arrivés en 1625, rayonnent dans le pays chez les nomades Algonquins proches de Québec; chez les Hurons, peuple des forêts, des

23 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 219.

lacs et des rivières; chez les Montagnais. C'est sur le bord du Saint-Laurent, au pied de la falaise, le cap Diamant, que le groupe est installé: la maison a deux petites chambres qui furent bientôt réduites en hôpital. La petite vérole se mit parmi les Amérindiens. Les lits des jeunes pensionnaires étaient sur le plancher; il fallait les enjamber pour les soigner. "Madame de la Peltrie, notre fondatrice, écrit Marie de l'Incarnation, y voulut tenir le premier rang, et, quoiqu'elle fût d'une constitution fort délicate, elle s'employait dans les offices les plus humbles (24)." Trois ou quatre petites indiennes moururent.

Marie de l'Incarnation se met rapidement à l'étude de l'algonquin avec l'aide du révérend père Le Jeune. Elle en a besoin pour instruire. La deuxième année de son arrivée, Marie n'a nulle peine à enseigner le christianisme à ces néophytes.

"Les sauvages, dit-elle, arrivent de diverses nations. Ils sont très sales et leur boucan les rend de mauvaise odeur, outre qu'ils ne se servent jamais de linge. Tout cela ne nous était point à dégoût... Lorsque le nombre a diminué par les guerres et la férocité des Iroquois, cela nous a été très sensible, comme la privation de la chose qui nous est la plus précieuse (25)."

Marie de l'Incarnation, arrivée dans ce pays, reconnut celui que Jésus lui avait montré en songe. Tout cela la confirmait dans sa vocation et l'encourageait dans les épreuves. Peu à peu, on complète l'installation. On entoure la maison d'une palissade de cèdre. Une première pièce devient le chœur, le parloir, le dortoir et le réfectoire; la

24 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 220.

25 Ibid., pp. 221-222.

deuxième, la classe destinée aux Françaises et aux Amérindiennes. De plus, elle sert de cuisine. Un apprenti, ajouté à la maison, devient chapelain et sacristie. Marie enseigne la religion chrétienne et des rudiments d'hygiène aux "sauvagesses". "Lorsqu'elles étaient un peu accoutumées, nous les dégraissons par plusieurs jours, car cette graisse tient avec sa saleté comme colle sur leur peau (26)." Marie les porte toutes dans son cœur. Elle garde en son âme un désir constant de donner sa vie pour leur salut. Elle souffre angoisses et agonies intérieures lorsque les Algonquins, les Montagnais et les Hurons sont la proie des Iroquois. Elle souffre par l'inconfort du logement où la petite communauté doit faire face à tous les travaux. Il faut lutter contre la rigueur du climat. Les sœurs couchent dans des coffres tapissés pour se garantir du froid qui entre "à pleines fissures avec la lune et les étoiles", dit-elle.

Et c'est à nouveau, et pendant sept ans, la nuit intérieure. Cependant, elle continue à servir Dieu, par habitude, dans la vertu. Elle perd la confiance des personnes les plus saintes. C'est sa plus lourde croix. Elle se voit digne de mépris: "En ce sentiment, je ne me pouvais lasser d'admirer la bonté, la douceur et l'humilité de mes sœurs de vouloir bien dépendre de moi et de me souffrir (27)". Elle choisit alors les actions les plus humbles, ne se sentant pas capable d'en faire d'autres, tout en évitant de se singulariser. Elle ne sent aucun bien en elle; elle se sent éloignée de Dieu qu'elle se prend même à haïr.

26 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 223.

27 Ibid., p. 225.

Mais elle comprend que Dieu veut purifier son âme pour une vie plus spirituelle et tout intérieure. Dieu lui fait expérimenter les abandons qu'Il lui avait fait connaître avant son arrivée au Canada. Elle crie comme Job sur un autre fumier: "Qui est-ce qui me donnera des larmes de sang pour pleurer toutes les impuretés que j'ai commises contre la pureté de votre divin Esprit? O mon céleste Epoux (28)"! Il faut malgré ces souffrances faire face aux difficultés matérielles. Les ennuis vécus par la communauté sont inhérents à la coexistence de deux règles: celle des ursulines de Paris et celle des ursulines de Tours. Marie de l'Incarnation veut fondre les deux règles en une seule qui soit adaptée aux contextes canadiens. Elle rencontre des difficultés à faire comprendre son point de vue. Elle s'occupe de la construction du monastère sur le plateau qui domine le Saint-Laurent. Puis en 1641, sa bienfaitrice, Madame de la Peltrie, la quitte pour Montréal avec Maisonneuve et Jeanne Mance. Pendant deux ans, la communauté est privée de dons.

Par ailleurs, le cœur de Marie est crucifié. Son fils mène une vie turbulente. Et puis, en 1641, c'est la conversion. Claude sollicite son entrée chez les bénédictins de Saint-Maur. Marie exulte de joie:

"Votre lettre m'a apporté une consolation si grande qu'il me serait impossible de vous l'exprimer... priez bien Dieu pour moi; je vous visite en Lui plusieurs fois le jour, et sans cesse je parle de vous à Jésus et à Marie. Adieu, mon très cher fils; je ne me laisserais point de vous entretenir (29)".

C'est à ces deux âmes, à ces deux cœurs qui se retrouvent en Dieu que

28 Dom Jamet, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, p. 229.

29 Abbé Casgrain, Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Québec 1882, pp. 80 et 85.

nous devons de connaître la richesse de la correspondance et d'une autobiographie de celle que Bossuet appellera la "Thérèse du nouveau monde".

En 1645, le père Jérôme Lalement est nommé au poste de supérieur des missions de la Nouvelle-France. Marie dira de lui: "C'est le plus saint homme que j'aie connu depuis que je suis au monde (30)". Il devient son directeur spirituel. Marie se sent un appui. A Noël 1645, elle prononce le vœu "de chercher la plus grande gloire de Dieu en tout ce qui serait de la plus grande sanctification..." Son directeur entre pleinement dans ses vues. Elle commence la rédaction des constitutions propres à la congrégation du Québec.

Une période de paix semble commencer pour elle lorsqu'éclate la guerre iroquoise. La nation huronne est ruinée en 1649, --- la Confédération iroquoise des Cinq Nations a décidé d'éliminer ce peuple---, plusieurs jésuites meurent martyrs. La guerre d'embuscade fait rage jusqu'à Québec. Et, la nuit du 30 au 31 décembre 1650, vers 11 heures du soir, le feu se déclare au monastère. En l'espace de deux heures, il n'est plus que ruines et braises. Les ursulines s'installent alors chez les religieuses hospitalières puis dans le petit logis hors clôture de Madame de la Peltrie. Mais les problèmes connus en 1639 se posent à nouveau: comment éduquer et assister dans un local si réduit? Et fallait-il rester? Fallait-il abandonner la colonie? "Il y en a qui regardent le pays comme perdu... l'on projetait déjà de tout quitter et de faire venir des vaisseaux de France pour sauver ceux qui ne seraient pas tom-

30 Dom Guy-Marie Oury, Marie de l'Incarnation, Correspondance, p. 406.

bés en la puissance de nos ennemis (31)." Le but même de sa vie semble lui échapper. On décide, cependant, de demeurer sur place et de reconstruire le monastère. Marie de l'Incarnation s'offre "en holocauste à la divine Majesté pour être consumée en la façon qu'Il voudrait ordonner pour tout ce désolé pays (32)". En 1655, arrive une importante recrue. Les Iroquois demandent des négociations de paix. La trêve durera quatre années. Elles permettront au pays de se ressaisir et de survivre.

Un autre événement capital se produit dans la vie de la mystique. A partir de 1645, son fils Claude l'importune pour qu'elle écrive sa biographie. Il la réclame comme un dû. Il évoque ses années d'enfant frustré d'amour maternel et demande compensation. Marie s'exécute, mais sans enthousiasme. Le manuscrit brûle dans l'incendie de Noël 1650. Marie se croit quitte et écrit à son fils qu'il n'y faut plus penser. Celui-ci revient à la charge. Elle se remet au travail et pendant sa retraite de 1653, elle reçoit un flot de lumière spirituelle: son autobiographie peut être écrite pour la plus grande gloire de Dieu. Elle écrit du printemps à l'automne 1653. Puis au printemps 1654, à la période où il ne fait plus trop froid, où l'on peut écrire sans avoir les mains gelées. "Ces relations" seront avec les écrits de Thérèse d'Avila parmi les plus grands écrits spirituels de la chrétienté. Vers cette époque, Marie a 55 ans. Elle se préoccupe de laisser les fruits de son expérience et de son travail. De 1661 à 1662, elle compose et transcrit:

31 Dom Guy-Marie Oury, Marie de l'Incarnation, Correspondance, pp. 483 et 506.

32 Ibid., p. 515.

un catéchisme huron; trois catéchismes algonquins; des prières en langue algonquine et un dictionnaire. En 1668, elle écrit un livre d'histoire sacrée, un dictionnaire et un catéchisme iroquois. En 1667, elle transcrit un dictionnaire algonquin. "Comme ces choses sont très difficiles, dit-elle, je me suis résolue avant ma mort de laisser le plus d'écrits qu'il me sera possible."

Quant à sa correspondance, elle se poursuit au même rythme. Elle écrit en France, aux missionnaires; elle donne des conseils, décrit la vie de la colonie, fait part des événements. — Les lettres de ses dernières années sont les plus riches de sa vie spirituelle—. Pendant dix ans, après "sa relation" spirituelle de 1654, elle trouve peu à dire. Elle fait part, cependant, vers 1660, de sa dévotion aux coeurs de Jésus et de Marie. Vers 1670, elle donne une description de sa vie intérieure qui s'est simplifiée par l'approfondissement:

"Je me vois perdue par état dans sa divine Majesté qui depuis plusieurs années me tient avec elle dans un commerce, dans une liaison, dans une union et dans une privauté que je ne puis expliquer (33)".

Marie de l'Incarnation se repose en Dieu, mais sa vie extérieure n'en connaît pas moins des vicissitudes: Marie de Saint-Joseph, sa compagne de fondation, meurt en 1652; deux religieuses doivent être rapatriées; elle rencontre des difficultés avec François de Montmorency-Laval au sujet des constitutions. Et puis, c'est la reprise de la guerre avec les Iroquois; le tremblement de terre de 1663. C'est aussi le ravage que l'eau de vie occasionne chez les Amérindiens. "Ce sont les Algonquins

33 Dom Guy-Marie Oury, Marie de l'Incarnation, Correspondance, p. 896.

qui excèdent le plus en l'ivrognerie en ces quartiers par la faute des Français qui leur donnent des boissons (34)." Cette nation, dit Marie de l'Incarnation, va maintenant se perdre dans la foi. Puis, enfin, de 1664 à 1672, c'est l'essor de la Nouvelle-France avec l'afflux d'immigrants et la prise en charge de la colonie par Louis XIV et Colbert. A mesure que la colonie se structure, le couvent des ursulines se transforme. Les petites Françaises de la ville de Québec viennent s'y former.

Les années de lutte dans un climat sans douceur, les pénitences qu'elle s'impose, épuisent peu à peu sa santé vigoureuse. En 1657, on croit qu'elle va mourir. Elle se remet. A partir de 1664, elle ne cesse de souffrir, mais elle lutte contre la maladie. En 1671, Madame de la Peltrie meurt d'une pleurésie, le 15 novembre. Marie de l'Incarnation écrira en 1670: "Madame notre fondatrice court à grands pas dans la voie de la sainteté. Je suis ravie de la voir et si vous la voyiez, vous le seriez comme moi (35)". Le 16 janvier 1672, Marie de l'Incarnation tombe malade. Elle reprend des forces et fait un bon carême. Elle meurt le 30 avril 1672, après de cruelles souffrances.

En 1677, Dom Claude Martin publie une biographie de sa mère. Il demande l'approbation de Monseigneur de Laval, premier évêque de Québec. qui résume ainsi la carrière missionnaire de Marie de l'Incarnation:

"Dieu l'ayant choisie pour donner commencement à l'établissement des Ursulines en Canada, lui avait donné la plénitude de l'esprit de son Institut. C'était une parfaite supé-

34 Dom Guy-Marie Oury, Marie de l'Incarnation, Correspondance, p. 872.

35 Ibid., p. 784.

rieure, une excellente maîtresse des novices; elle était capable de tous les emplois de la religion. Sa vie, commune à l'extérieur, mais très régulière et animée d'un intérieur tout divin, était une règle à toute sa communauté. Son zèle pour le salut des âmes et surtout pour la conversion des Sauvages était si grand et si étendu qu'il semblait qu'elle les portait tous dans son cœur, et nous ne doutons point qu'elle n'ait beaucoup contribué par ses prières à obtenir de Dieu les bénédictions qu'Il a répandues sur cette Eglise naissante."

Le père Pierre-Xavier de Charlevoix, dans sa Vie de Mère Marie de l'Incarnation parue en 1734, écrit que: "Au moment où elle mourut, la voix publique la canonisa dans tous les lieux où elle était connue."

D) Critique.

En cette fin de XX^e siècle, où les valeurs empiriques priment les valeurs intellectuelles et spirituelles; où l'hédonisme conduit nos spéculations et nos actions, nous restons pantois devant la biographie de Marie Guyart. Comment concevoir qu'une jeune fille intelligente de la riche bourgeoisie tourangelles renonce au monde; qu'une veuve de vingt ans puisse refuser un remariage gage de richesse et de bonheur! N'est-il pas plus incompréhensible encore, pour des adultes de notre temps, qu'une mère abandonne un enfant de douze ans et, qu'en conscience, elle puisse supposer répondre, par cet holocauste, à la volonté de Dieu?

La vie spirituelle de Marie de l'Incarnation, ses songes, ses extases peuvent laisser sceptiques. L'évolution des sciences psychologiques en apportant la certitude d'une interaction entre le physiologique et le spirituel conduisent à chercher une explication dans un déséquilibre psychologique, une maladie de la personnalité. Freud, Jung, l'école lacanienne nous éclaireraient sur certains comportements que l'on taxerait

aujourd'hui de déséquilibre mental. Marie de l'Incarnation est morte en 1672. Pourquoi n'est-elle proclamée vénérable qu'en 1911; pourquoi n'est-elle béatifiée qu'en 1980 lorsque les témoins de sa vie ont disparu?

Nous essaierons de répondre ultérieurement à ces diverses interrogations.

En résumé, Marie de l'Incarnation, femme du XVII^e siècle français, fille d'un maître boulanger, épouse à l'âge de 17 ans d'un artisan en soie, est, avec sa famille, de la moyenne bourgeoisie française. Veuve à 19 ans et mère d'un fils, Claude, elle devient femme d'affaires tout en vivant d'une intense vie mystique. A 30 ans, elle confie son fils à sa soeur et entre chez les ursulines de Tours. A l'âge de 38 ans, elle est missionnaire en Nouvelle-France. Elle meurt à Québec à l'âge de 71 ans.

En 1864, l'abbé Casgrain se fait biographe de Marie de l'Incarnation. D'autres biographies suivront où l'héroïne est présentée dans un XVII^e siècle glorieux transformé en mythe fondateur. Issue de cette société, idéalisée, Marie de l'Incarnation est montrée comme un modèle aux femmes canadiennes-françaises puis comme éducatrice des peuples, Mère de la Patrie, Mère de la Nouvelle-France et Mère universelle. Telle est la société et tel est le modèle de femme que nous présentons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II

MARIE DE L'INCARNATION "MODELE DE FEMME"

A) Marie de l'Incarnation dans une société idéalisée.

C'est avec une ferveur toute romantique que l'abbé Henri-Raymond Casgrain présente, en 1864, (1) Marie de l'Incarnation à l'édification du peuple canadien-français. Il fait précéder sa biographie d'un vaste récit des temps héroïques, générateurs de grandes âmes. La description d'un tableau alimente l'inspiration de l'écrivain:

"On y voit, en présence, deux religions: le paganisme et la religion du Christ. L'une qui, par l'orgueil abaisse l'homme jusqu'à la férocité, et abrutit la femme en la rendant esclave; l'autre qui humanise et relève l'homme par l'humiliation; et ennoblit la femme en lui mettant au front l'auréole de la Sainteté (p.7)".

L'auteur résume ensuite l'histoire de la Nouvelle-France:

"En effet, la découverte du continent américain fut l'oeuvre des croisades. Le résultat de ces grandes expéditions, impénétrable d'abord aux regards des hommes, était prévu dans les desseins de Dieu. Les croisades développèrent cet esprit chevaleresque et aventureux qui donna l'impulsion à une foule de voyageurs, dont un grand nombre pénétrèrent alors jusqu'aux extrémités de l'Orient. Les récits qu'à leur retour les voyageurs firent des pays qu'ils avaient parcourus, des

1 Henri-Raymond Casgrain, Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, précédée d'une introduction sur l'histoire religieuse des premiers temps de la colonie, Québec, Desbarats, imprimeur-éditeur, publiée par la Direction du Foyer-Canadien, 1864, (rééditée en 1873, 1882, 1886, 1896).

merveilles qu'ils avaient admirées, enflammèrent les imaginations. L'amour des découvertes fermenta dans tous les coeurs. C'est alors que l'homme qui personnifie toute cette époque, Christophe Colomb, se lève, et que debout sur les rivages européens, il scrute du regard les horizons des mers où l'esprit d'en haut, qui l'illumine, lui découvre les terres nouvelles promises à son génie (p. 12)".

La Nouvelle-France conquise, Champlain l'organise. Il y établit, dit l'abbé Casgrain, une société admirable:

"A l'exemple de leur chef, tous menaient la conduite la plus édifiante, et s'approchaient régulièrement des sacrements de l'Eglise /.../ (2). Champlain établit la coutume, si pieuse et si touchante, conservée jusqu'à nous, de sonner l'angelus trois fois par jour /.../ La lecture se faisait régulièrement à chaque repas /.../ Chaque soir, le Vénérable patriarche de la colonie rassemblait tous ses enfants dans ses appartements pour réciter la prière en commun et faire l'examen de conscience /.../ Cette étincelle du foyer catholique, à peine jetée sur la montagne de Québec, répandait déjà bien loin ses premiers rayons (p. 24)".

Puis l'écrivain retrace l'épopée missionnaire; la cruauté indienne. Il rappelle que l'histoire de l'apostolat auprès des Amérindiens ne révèle qu'un côté du plan divin dans la fondation de la Nouvelle-France:

"Depuis le jour où le Verbe de Dieu s'est associé une Vierge dans l'oeuvre de la rédemption du monde, rien de grand ne s'opère dans l'Eglise sans l'intervention de la femme.

.....
 "Toutefois en faisant asseoir la femme à côté de l'homme sur le trône de la vertu, le christianisme ne l'a pas arrachée au foyer domestique. Son triomphe est d'avoir brisé ses chaînes et de les avoir ensuite tressées en couronne sur sa tête. D'esclave de la famille, il l'en a faite la reine. Son action sur la société est tout intérieure, comme sa gloire; l'éclat n'en pénètre au dehors qu'à travers le voile du sanctuaire domestique. C'est la vie humble, cachée, invisible, mais toute-puissante de Marie dans l'Evangile. Parfois seulement, aux jours suprêmes, elle apparaîtra au premier rang pour le salut

2 Dans ce travail, les obliques remplacent les crochets.

des peuples. Elue de Dieu dans le palais ou sous le chaume, elle portera alors le bandeau royal ou la houlette, et s'appellera Hélène ou Geneviève de Paris; Clotilde, Blanche de Castille ou Jeanne d'Arc. Autour du berceau du peuple canadien, un cercle de vierges et d'héroïnes la saluera, avec Bossuet, du nom de Thérèse de la Nouvelle-France (p. 51)".

C'est donc à titre exceptionnel que la femme apparaîtra au premier rang et Casgrain de citer à nouveau Marie de l'Incarnation "dont le nom béni s'est déjà rencontré sous sa plume". Vient ensuite l'épisode de Dollard, sa bravoure et celle de ses soldats (pp. 55 à 67). Casgrain conclut ainsi cette longue introduction:

"Cette société naissante, nous l'avons étudiée dans sa triple hiérarchie du prêtre, de la femme et du soldat-colon. Nous avons admiré l'organisation vigoureuse de cette race en qui nous avons vu circuler un sang virginal et une foi sans mélange. Nous nous sommes extasiés devant cette transformation merveilleuse qui s'était opérée sous l'action de l'Eglise.

"Nous pourrions pousser plus loin cette étude, suivre la Nouvelle-France dans sa carrière, indiquer à grands traits l'accroissement de sa puissance matérielle, morale et intellectuelle, et montrer surtout le développement de ses superbes institutions, qui font aujourd'hui sa force et sa gloire (p. 68)".

Un élan d'enthousiasme salue la mission de la France américaine qui doit continuer la France européenne pionnière de la Vérité et apôtre de la vraie foi. La France, avec Napoléon III, vient d'installer un prince catholique sur le trône du Mexique. L'émigration des Canadiens français aux Etats-Unis apparaît "providentielle" pour la conversion des peuples hérétiques. Dans les années 1860, l'élan euphorique de l'auteur peut sembler justifié.

A travers une épopée qui évoque par la pensée, l'imagination et le style, les glorieux passages de la "Légende d'un peuple" publiée en 1887

riens, les hagiographes et des journalistes comme Tardivel, directeur de la Vérité de Québec, ou comme Joseph Bégin, son beau-fils, fondateur, avec Y.-V. Bégin, du journal la Croix, en 1903. Cette idéologie se poursuivra assez tard dans la première moitié du XX^e siècle. Albert Tessier pourra écrire en 1959: "Améliorer les catholiques et augmenter leur nombre par l'évangélisation des infidèles. La Nouvelle-France apparaît comme un terrain idéal pour appliquer ce programme (6)".

Si des auteurs moins connus que Casgrain divulguent encore une pensée conservatrice à l'aube du XX^e siècle, nous ne devons pas oublier que l'abbé Casgrain continue pendant tout le XIX^e siècle à répandre l'idéal d'un attachement à la Nouvelle-France héroïque par les nombreuses rééditions de son oeuvre où Marie de l'Incarnation est présentée comme un modèle de femme.

B) Marie de l'Incarnation: modèle de femme.

"La divine providence", écrit l'abbé Casgrain, fait passer Marie Guyart par tous les états "afin qu'elle pût devenir en tout un véritable modèle de la femme forte de l'Evangile (p. 83)." Il se demande "où cette âme virile puisait tant d'héroïsme (p. 91)". Lorsqu'elle fonde "les constitutions" de Paris et de Tours, on est saisi par un sentiment d'admiration devant cette "mâle conception (p. 328)". Le même auteur nous relate les cérémonies soutenues par la "voix mâle et sonore (p. 362)" de Marie de l'Incarnation: "Tous ses traits, énergiquement accusés, étaient,

6 Albert Tessier, Nouvelle-France, Histoire du Canada, Editions du Pélican, 1959, T. I, p. 72.

par un certain Louis Fréchette, nous dégageons une idéologie conservatrice. La France héroïque du Grand Siècle, ses premiers martyrs en terre canadienne sont des modèles présentés à l'homme du XIX^e siècle: modèle de vie familiale, modèle de la femme, modèle d'une société où l'union de l'Eglise et de l'Etat représente l'idéal politique d'une élite. L'admiration que Casgrain porte à Madame de la Peltrie ne vient-elle pas qu'on "reconnaissait, en la voyant, la descendante de ces hauts et puissants châtelains, de ces preux chevaliers dont la vaillante épée avait soutenu le trône et l'autel (p. 442)"? Dans son ouvrage Les Servantes de Dieu en Canada, C. de Laroche-Héron, en 1855, exprime la même pensée: "A cette époque, ---XVII^e siècle ---, la religion était l'âme de toutes les entreprises, et l'on comprenait qu'elle seule peut servir de base à un édifice social, et lui préparer un heureux avenir (3)". En 1878, M. de l'Hermite, dans l'introduction du livre de mère St-Thomas Burke Les Ursulines de Québec depuis leur établissement jusqu'à nos jours, (4) rappellera aussi les faits héroïques des origines: "Ce zèle infatigable, cette foi vive, cette ardente piété, ce désir de l'apostolat, au berceau de notre patrie, ne rappellent-ils pas les premiers siècles de l'Eglise (5)"?

A l'aube du XX^e siècle, l'idéologie dite ultramontaine, qui associe étroitement l'Eglise et l'Etat, conserve ses adeptes parmi les histo-

3 C. de Laroche-Héron, Les Servantes de Dieu en Canada, Montréal, Des presses à vapeur de John Lovell, 1855, p. 29.

4 Mère St-Thomas Burke, Les Ursulines de Québec, Québec, 1878, T. I, p. xiii.

5 Introduction extraite de l'Univers, (7 mai 1859).

dit-il, d'une régularité parfaite, mais d'une beauté mâle qui révélait toute la grandeur et l'héroïsme de l'âme (p. 455)". A la même époque, mère de St-Thomas Burke dans Les Ursulines de Québec nous montre que "toujours et partout, elle s'est montrée la "femme forte" telle que dépeinte par Salomon (7)". Un peu plus tard, prête à quitter les rives de la patrie, elle est "la femme forte dont l'attitude inspire le courage et la confiance (8)". Lorsqu'elle fonde l'ordre des ursulines de Québec, elle est regardée "comme une femme d'un talent tout à fait hors du commun (9)".

Pour l'abbé J.-B. Ferland, en 1882, "suivant l'opinion de ses contemporains, elle réunissait toutes les qualités de la femme forte dont l'Ecriture Sainte fait un si beau portrait (10)". "Son âme, forte et grande, semblait s'élever naturellement au-dessus des malheurs qui assaillaient la colonie naissante (11)". Les hagiographes du XX^e siècle analysent différemment le caractère de Marie de l'Incarnation. Les comparaisons bibliques et romantiques s'affacent graduellement. Pour Agnès Barnard de St-Joseph, en 1935, "Marie était douée d'une rare intuition des affaires /.../ Nulle faute n'échappait à cette vertu d'athlète (12)". En 1939, pour l'abbé Georges Robitaille, "Il ressort, /.../ avec une fulgurante clarté, que nous avons affaire à un rare génie fémi-

7 Mère St-Thomas Burke, Les Ursulines de Québec, T. I, p. 2.

8 Ibid., p. 17.

9 Ibid., p. 60.

10 J.-B. Ferland, Cours d'histoire du Canada, Québec, 1882, p. 84.

11 Ibidem.

12 Soeur Agnès Barnard de St-Joseph, Marie de l'Incarnation fondatrice du Monastère des Ursulines de Québec, L'Action Catholique, Québec, 1939, p. 31.

nin (13)". Soeur Marie-Emmanuel Chabot, en 1946, nous prie de l'excuser si elle lui bâtit, "dans la cathédrale de son coeur un trône plus élevé que celui de Mgr de Laval". Ce n'est pas, dit-elle, le révérend père Georges Simard qui me contredira puisqu'il m'a fait l'honneur de m'écrire: "Marie de l'Incarnation est le plus grand homme du Canada (14)". Cette femme d'affaires, ajoute-t-elle, "laisse transparaître la robustesse de son intelligence pratique (15)". "Tous ces efforts d'adaptation et de réadaptation ont demandé "un courage plus que d'homme" /.../ Le monde n'avait pas besoin d'attendre la théorie de la volonté de puissance pour recevoir des leçons d'énergie (16)." Quant à Pierre Langevin, en 1952, il voit chez Marie de l'Incarnation "une mère extraordinairement virile (17)". Nous remarquons que les biographes analysent le caractère de la fondatrice en s'appuyant sur la philosophie qui était de mode aux alentours de 1940: la philosophie existentialiste. Les références à la nature masculine, quoique moins fréquentes, subsistent. En 1959, le chanoine Beaumier écrira: "Vraiment cette jeune Madame Martin est merveilleuse /.../ Elle fait preuve d'une virilité étonnante /.../ Il faut aux jeunes filles et aux femmes d'aujourd'hui, une AME VIRILE; il faut des âmes vraiment fortes de la force surnaturelle des confirmées (18)". Plus près de nous, Lionel Groulx, en 1966, verra en Marie de

-
- 13 Georges Robitaille, Telle qu'elle fut, Beauchemin, Montréal, 1939, p. 53.
 - 14 Soeur Marie-Emmanuel Chabot, Marie de l'Incarnation d'après ses lettres, Editions de l'Université d'Ottawa, 1946, p. 11.
 - 15 Ibid., p. 196.
 - 16 Ibid., p. 207.
 - 17 Pierre Langevin, La Vénérable Marie de l'Incarnation première institutrice du Canada, Apostolat de la Presse, Sherbrooke, 1952, p. 38.
 - 18 Chanoine J.-L. Beaumier, Marie Guyart de l'Incarnation Fondatrice des Ursulines au Canada, Trois-Rivières, 1959, p. 59.

l'Incarnation une femme d'affaires. Admiratif devant le déploiement et l'essor qu'"elle pût alors donner à ses exceptionnelles facultés d'action, débrouillarde à l'envie (19)". Il voit en elle, non seulement une incomparable mystique, mais une femme d'action. Sa vie surnaturelle n'avait rien "d'invertébré, séparé, coupé du monde (20)". C'est pour la colonie une "figure de proue (21)". Elle est pour Lanctôt "d'une volonté invincible et d'un jugement remarquable (22)". En 1964, pour soeur Marie Léon-de-Venise, "... si elle est femme d'action /.../ toutes ses oeuvres, reçoivent leur élan de sa contemplation (23)". Dans son ensemble, à part quelques hommages rendus à sa nature féminine, au cours du XX^e siècle, par l'abbé Georges Robitaille, par Lionel Groulx, par l'historien Lanctôt et soeur Marie Léon-de-Venise, Marie Guyart apparaît pour la majorité de ses biographes comme une femme hors du commun, "presque un homme" en quelque sorte. — Métonymiquement virilisée —, elle devient métaphoriquement un homme. Dans une société gouvernée par des hommes pour les hommes, ses biographes masculins lui attribuent l'honneur d'être un de leurs pairs. Elle n'est pas cette femme que la nature a créée faible, dont la vie humble et cachée se doit à la vie domestique, à l'éducation des enfants, vivant à l'ombre d'un époux protecteur, maître et seigneur du foyer. Elle occupe une place d'exception.

19 Lionel Groulx, La Grande Dame de notre Histoire, Fides, Ottawa, 1966, p. 51.

20 Ibid., p. 52.

21 Ibid., p. 61.

22 Lanctôt, Histoire du Canada, Montréal, Beauchemin, 1959, vol. I, p. 219.

23 Soeur Marie Léon-de-Venise, L'Action à l'école d'une mystique, Edition Bellarmin, 1964, p. 65. (Thèse de maîtrise, Université de Montréal.)

C) Marie de l'Incarnation: éducatrice des peuples; et le "merveilleux".

Son biographe du XIX^e siècle, Casgrain, nous explique comment le rôle de la mère est déterminant pour l'éducation des enfants. L'éducation de Marie Guyart, dit-il, est à l'origine de ses vertus:

"Les regards de la jeune enfant, en s'ouvrant pour la première fois à la lumière, furent témoins des exemples les plus édifiants et des mœurs les plus pures /.../ Avec le lait, sa mère lui fit sucer la sève de toutes les vertus (24)".

"Grande et austère leçon pour toutes les mères qui doivent y voir la sublimation de leur devoir et l'immortelle magnificence de leur vocation (25)".

Pierre Langevin présente, en 1952, Marie de l'Incarnation à la consolation des familles:

"Nos pères et mères de familles rurales, nos ménages d'ouvriers trouveront là une consolation infinie dans leur dur labeur /.../ Quant à notre jeunesse, celle surtout de nos classes instruites, elle y retrouvera l'un de ces modèles que Dieu étale... (26)".

En 1959, pour le Chanoine Beaumier, l'éducation de Marie de l'Incarnation fut exemplaire: "Je vois la jeune Marie, dit-il, semblable à bon nombre de nos petites croisées, dans nos écoles, ces petites au coeur d'or, prêtes à des sacrifices qui feraient rougir de grandes personnes... (27)". Puis il ajoute: "L'instruction que la jeune Marie reçut de ses parents, sans être étendue, dut cependant être soignée. La maman y mit tout son coeur /.../ Voilà un fait à noter. Il jette une grande lumière

24 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 76

25 Ibid., p. 77.

26 Pierre Langevin, La Vénérable Marie de l'Incarnation première institutrice du Canada, Apostolat de la Presse, Sherbrooke, 1952, p. 6.

27 Chanoine J.-L. Beaumier, Marie Guyart de l'Incarnation, p. 22

re sur l'importance et l'influence décisive de l'éducation familiale (28)".

Une étude sémantique rapide nous fait apparaître la préoccupation majeure du clergé: la vie rurale, la vie des ouvriers est pénible mais les mères ne doivent pas oublier leurs devoirs, leur vocation d'épouse et de mère; désertier le foyer pour le travail à la ville ou à l'usine, c'est abandonner la tradition de ses pères pour une modernité dangereuse qui s'éveille avec l'industrialisation. --- L'abbé Albert Tessier répondra aux préoccupations de l'époque en créant un réseau d'écoles ménagères au cours des années 40 ---. L'éducation familiale engendre donc, pour les hagiographes, vertus et vie spirituelle. Elle dépose les germes qui se développeront tout au long de l'existence, dans le mariage ou la vie religieuse.

Le mariage de Marie Guyart ne sera pas heureux mais elle n'en sera pas moins une parfaite épouse; soumise et obéissante dans l'enfance et l'adolescence, elle le sera dans un mariage contracté contre son gré. "... elle ne songera plus qu'à obéir à la voix de Dieu, et à recevoir dans les dispositions les plus saintes le sacrement qui allait lui ravir la liberté et dont les chaînes devaient peser si lourdement sur elle... (29)". La volonté de son mari exprime à ses yeux la volonté divine. "Aussi, obéissait-elle au moindre signe de sa volonté et cherchait-elle à lire dans ses regards ses plus légers désirs qui devenaient des ordres pour

28 Chanoine J.-L. Beaumier, Marie Guyart de l'Incarnation, p. 31

29 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 86.

elle (30)." Cette union est pour Casgrain le modèle du parfait mariage chrétien. Ce n'était pas un mariage né de la "beauté physique" ou "des dons de la nature", orientations qui eussent paru malsaines à l'auteur, mais "du sentiment du devoir et des principes de la foi (31)". Modèle d'épouse, elle l'est aussi pour le chanoine Beaumier: "Elle ne "boudait" pas son mari, elle ne faisait pas de "crise" ni ne se répandait en propos chicaniers et grincheux (32)". Quoique vertueuse, Marie vivait dans une certaine crainte.

En effet, pour les auteurs de l'époque, le monde est un lieu de misère, aux dangers et aux tentations innombrables, un lieu où l'on perd son âme. "Cette voie, dit Casgrain, semée de si dangereux précipices et qui cache sous des fleurs tant de ronces et d'épines." Ce sont "des chaînes qui l'attachent au monde". Vers 1950, nous trouvons sous la plume de Pierre Langevin que: "Désormais les biens de ce monde la dégoûtèrent (33)". Pour le chanoine Beaumier: "Pendant les deux longues années de sa vie conjugale, Marie Guyart eut le temps de faire preuve de beaucoup de vertu (34)". "Elle s'était éloignée des banalités et des mondanités (35)". Avec Lionel Groulx, après 1960, Marie, veuve à 20 ans à peine: "Se voit bientôt détachée des biens de ce monde (36)". En 1960, l'austérité de la vie s'estompe. Marie privilégie les joies spirituelles au bonheur natu-

30 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 89.

31 Ibid., pp. 89 et 90.

32 Chanoine J.-L. Beaumier, Marie Guyart de l'Incarnation, p. 39.

33 Pierre Langevin, La Vénérable Marie de l'Incarnation, première institutrice du Canada, p. 10.

34 Chanoine J.-L. Beaumier, Marie Guyart de l'Incarnation, p. 38.

35 Ibid., p. 34.

36 Lionel Groulx, La Grande Dame de notre Histoire, p. 22.

rel que l'on recherche, alors, sans crainte de "se perdre".

Au XIX^e siècle, Casgrain écrivait: "Après avoir été le modèle des épouses, elle va désormais devenir celui des veuves chrétiennes /.../ Mais le courage de la pieuse veuve fut plus grand que ses malheurs. S'élevant au-dessus de tous les sentiments de la nature, elle essuya ses larmes et ne songea plus qu'à se soumettre aux ordres de la Providence (37)". Elle devient elle-même, par l'exemple, une mère parfaite:

"La vie angélique qu'elle menait fit une telle impression sur son fils, quoiqu'il sortit à peine du berceau lorsqu'elle le reprit sous ses soins, /.../ qu'il se sentait tout imprégné des rayons de la vertu (38)."

Dès qu'elle fut veuve, elle décide d'entrer au monastère. Elle s'y prépare en vivant dans l'obéissance, la soumission; elle s'astreint à de nombreuses pénitences, comme par mépris du corps et de la nature: "Elle cherchait sans cesse des inventions nouvelles pour se faire souffrir, et conjurait même une de ses confidentes de la battre cruellement /.../ Durant l'été, elle se servait de disciplines d'orties (39)". Elle s'abîmait dans la charité où "elle se plaisait à approcher son visage aussi près que possible des ulcères des malades, afin d'en ressentir toute l'infection (40)". Les hagiographes du XX^e siècle passent avec discrétion sur les pénitences que Marie Guyart s'infligeait. — Le silence, sur ce qui eut pu passer pour du masochisme, évoque un glissement vers des mentalités hédonistes —. Dans le même temps, elle prépare son fils au détachement suprême, en le voyant peu, en lui refusant les caresses ma-

37 Casgrain, Marie de l'Incarnation, pp. 97 et 98.

38 Ibid., pp. 106 et 107.

39 Ibid., pp. 120 et 130.

40 Ibid., p. 107.

ternelles. Mais son fils n'accepte pas plus que sa famille le départ de Marie pour le cloître; l'enfant fait une fugue, essaie de toucher sa mère de maintes manières et Casgrain de nous expliquer la cause de ses comportements:

"L'esprit des ténèbres se joignit à ses ennemis pour lui livrer de nouveaux assauts, et faire entendre à ses oreilles les cris de ses entrailles maternelles cruellement déchirées, afin de faire fléchir sa volonté; mais la grâce chez elle fut toujours victorieuse de la nature et du sang (41)".

Elle entre au couvent le 25 janvier 1631. Casgrain nous relate que ce fut le dernier adieu d'une femme admirable à son enfant:

"Car désormais elle ne devait plus être sa mère /.../ sa grande âme ne faiblit pas un seul instant au plus fort de l'orage; tous ceux qui furent témoins de tant de courage et de fermeté en étaient dans l'admiration (42)".

A la même époque, en 1863, mère Thomas Burke commente à son tour la séparation de la mère et du fils en ces termes:

"Bien des obstacles furent suscités à la Mère de l'Incarnation de la part de sa famille, surtout au sujet de son fils; mais cette âme magnanime sut faire violence à son coeur, et passer par-dessus toutes les considérations humaines (43)".

A l'aube du XX^e siècle, les biographes ne sont plus aussi affirmatifs après la critique du Français Henri Bremond qui, dans son Histoire littéraire du sentiment religieux en France, critique "l'abandon de Clau-
de Martin. Les éloges font place à des commentaires explicatifs. Soeur Agnès Barnard écrit en 1953: "Où est la cruauté, sinon en ceux qui la jugent sans avoir examiné ses luttes et ses tourments (44)". Et Georges

41 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 166.

42 Ibid., p. 184.

43 Mère St-Thomas Burke, Les Ursulines de Québec, T. I, p. 14.

44 Soeur Agnès Barnard de St-Joseph, Marie de l'Incarnation, p. 67.

Robitaille, quelques années après soeur Agnès, d'expliquer que: "Les lettres de Marie de l'Incarnation montrent à plein combien elle aime les siens; si elle les a sacrifiés, c'était pour obéir à Dieu, comme avait fait Abraham, dans l'espérance de les retrouver en lui (45)". Par ailleurs, soeur Marie-Emmanuel Chabot écrit en 1946: "Pour caractériser les rapports de ces deux âmes, il convient de chercher une formule exacte dans les Livres Saints; il me semble qu'on peut dire en toute vérité de Marie de l'Incarnation: "La Sagesse a été justifiée par ses enfants. Matth. 11, 19 (46)". Mais elle avoue elle-même que, spontanément, elle se serait écrié: "Quoi! mère dénaturée, n'entendez-vous pas la voix suppliante de votre agneau (47)"? Dix ans plus tard, Albert Tessier écrira: "Cette décision étrange avait suscité des critiques et provoqué des manifestations fomentées par sa famille. Elle tint bon... (48)". Quant aux sentiments du chanoine Beaumier, ils peuvent se résumer par la dédicace de sa biographie de Marie Guyart de l'Incarnation que voici:

EN HOMMAGE A LA MEMOIRE
DE MA VENEREE MERE
ET A TOUTES LES MAMANS CANADIENNES,
COEUR DU FOYER CHRETIEN
ET SOURCE DES VERTUS FAMILIALES
JE DEDIE CES PAGES,
QUI RELATENT LES ADMIRABLES EXEMPLES

-
- 45 Georges Robitaille, Telle qu'elle fut, p. 53.
46 Soeur Marie-Emmanuel Chabot, Marie de l'Incarnation d'après ses lettres, Ottawa, 1946, p. 25.
47 Ibidem.
48 Albert Tessier, Neuve-France Histoire du Canada, T. I, p. 75.

DE CELLE QU'ON NOMME, A BON DROIT,

MÈRE DE LA PATRIE.

Mère d'un fils, modèle de maman, mère idéale, telle est Marie de l'Incarnation. Puis, elle s'élève, se détache de la nature et du charnel, elle devient la Mère: Mère de la Patrie, Mère de la Nouvelle-France, Mère universelle. Elle fut épouse, mais contracte, enfin, le mariage parfait en étant conviée à d "éternelles fiançailles" par l "Epoux sacré des âmes (49)". Casgrain reprendra maintes fois cette image (50). Par un processus de psychologie collective, la mystique se transforme, peu à peu, en un personnage abstrait, spiritualisé. On cristallise sur elle l'idéal d'une époque; elle est la "sylphide" d'une société où la "Providence" intervient sans cesse. Le monastère est détruit dans un incendie. Dieu "ouvrit sa main toute puissante et fit tomber aux pieds des religieuses une manne miraculeuse (51)"; "sa restauration fut uniquement l'oeuvre de la Providence (52)". "D'après un document du temps, les ouvriers eux-mêmes se ressentaient de cette céleste direction /.../ l'intervention du ciel se manifesta encore dans la liquidation des comptes (53)."

La "Providence" intervient pour remettre l'humanité sur la voie du "salut". En effet, le tremblement de terre de 1663 est perçu, par Cas-

49 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 129.

50 Serge Gagnon, Le Québec et ses historiens, de 1840 à 1920, Québec, P.U.L., 1978, p. 78.

51 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 393.

52 Ibid., p. 395.

53 Mère St-Thomas Burke, Les Ursulines de Québec, p. 203.

grain, comme l'oeuvre de la Providence (54). Soeur St-Thomas Burke (55) et l'abbé Ferland y voient une punition divine: "Dieu voulut que ce bouleversement de l'ordre physique servit à rétablir l'ordre moral, gravement compromis dans le Canada par les excès des deux dernières années (56)". --- On sait que le commerce de l'alcool avec les Amérindiens faisait des ravages ---. Si la "Providence" est présente dans la société, les anges sont les guides et les protecteurs des individus. Soeur St-Thomas Burke relate ainsi les adieux des religieuses ursulines aux hospitalières:

"Voyons-les revenir sous la conduite de leurs bons anges aux lieux qui ont été témoins, il y a à peine trois semaines, de leurs angoisses et de leur céleste résignation (57)".

Le merveilleux chrétien est remis à l'honneur par l'école romantique et les hagiographes du XIX^e siècle y puisent abondamment. La vie de Marie de l'Incarnation est jalonnée de visions, d'extases et de ravissements. L'action surnaturelle est partout présente. Elle apaise ou crée l'angoisse par l'apparition des démons qui portent diverses appellations. "A quoi bon, lui soupirait tout bas le tentateur à l'oreille (58)". Elle veut entrer chez les ursulines, le démon tente un dernier effort: "L'artifice qu'employa le tentateur était d'autant plus perfide qu'il se cachait sous l'ombre des motifs les plus purs (59)". Son fils Claude essaie de pénétrer dans le monastère. "... tous ces assauts que lui suscitait le tentateur n'étaient que le prélude d'une attaque bien autre-

-
- 54 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 418 et pages suivantes.
 55 Soeur St-Thomas Burke, Les Ursulines de Québec, T. I, 1878, p. 247.
 56 Abbé Ferland, Histoire du Canada, p. 484.
 57 Soeur St-Thomas Burke, Les Ursulines de Québec, T. I, 1878, p. 170.
 58 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 133.
 59 Ibid., p. 163.

ment violente (60)". Elle dit aussi, en d'autres circonstances, qu'elle vit: "Un nouveau piège de satan (61)". Celui-ci devient parfois l'ennemi: "A tant de persécutions de l'ennemi, vint s'en joindre encore une autre qui acheva de briser son coeur (62)". Elle le nomme l'esprit des ténèbres: "Enfin le jour de sa vêtue arriva; l'esprit des ténèbres profita de cette dernière occasion pour lui livrer un suprême assaut (63)". Etant en Canada: "Parmi ces ténèbres affligeantes, il s'élevait quelquefois un rayon de lumière qui éclairait mon âme et m'embrasait d'amour (64)". L'esprit des ténèbres porte le simple nom de démon: "A la vue de tant d'âmes infortunées que le démon arrachait au domaine de son divin Maître, elle tombait dans des langueurs extrêmes (65)".

Casgrain rappelle qu'en France, étant "au plus fort de ces désolations intérieures, elle entendit parler des célèbres possessions de Loudun qui faisaient grand bruit à cette époque (66). Elle fait, nous dit-elle, "une invocation à la Sainte Vierge en leur faveur". A peine était-elle arrivée à son lit, qu'un spectre horrible, de forme humaine, se dressa devant elle. Quoiqu'elle fût sans lumière, elle le vit aussi distinctement qu'en plein jour. Il avait, dit-elle, "un visage long, tout plombé et bleuâtre, des yeux énormes, injectés, et lançant des flammes (67)".

60 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 183.

61 Ibid., p. 199.

62 Ibidem.

63 Ibid., p. 277.

64 Ibid., p. 366.

65 Ibid., p. 226.

66 Ibid., p. 197.

67 Ibid., p. 198.

Il est assez troublant de constater dans la vie spirituelle de Marie de l'Incarnation deux archétypes aussi anciens que l'humanité pensante: les ténèbres et la lumière, le yin et le yang de l'Extrême-Orient, qui s'affrontent et s'interpénètrent.

D) Commentaire critique.

Après avoir analysé ces ouvrages, nous sommes tentée d'appeler cet ensemble: "Le cycle hagiographique de Marie de l'Incarnation". Il nous conduit à distinguer deux types d'écrivains: d'une part, les hagiographes du XX^e siècle, Casgrain et mère St-Thomas Burke, en particulier, qui baignent dans l'idéologie du temps. Ceux-ci, en effet, nous situent dans un monde manichéen où les forces providentielles et sataniques se partagent le monde. L'esprit conduit au bien, la nature et la chair, au péché. Ces récits sont du type conservateur pour employer la typologie d'Hippolyte Delehaye (68) et de René Aigrain (69). Par ailleurs, plusieurs récits du XX^e siècle peuvent être considérés comme des hagiographies critiques. Certaines réflexions semblent apporter une réponse à des arguments contradictoires. Ces derniers récits que nous appellerons critiques permettront de répondre, au moins partiellement, aux questions que nous nous posons. Ils témoignent d'une pensée plus scientifique.

Quitter le monde, lorsque l'on jouit d'une situation sociale favorisée et de l'intelligence d'une Marie Guyart, nous apparaît incompréhensible.

68 Hippolyte Delehaye, Cinq leçons sur la méthode hagiographique, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1934.

69 René Aigrain, L'hagiographie, ses sources, ses méthodes, son histoire, Bloud et Gay, 1953.

sible. Nous devons, pour la comprendre, essayer de nous élever à son niveau de pensée. Ses relations avec Dieu remplissent son âme d'une telle félicité, d'un tel amour que tous les biens terrestres, ceux qui sont les plus chers aux hommes, la laissent dans l'indifférence. Pour l'abbé Georges Robitaille, la controverse se ramène à deux seules questions: "... premièrement, au-dessus ou en dehors de la connaissance proprement intellectuelle, qui se termine à des concepts abstraits, existe-t-il, oui ou non, une connaissance réelle, une intuition directe, qui, sans l'intermédiaire des images et des concepts, établirait entre le réel, quel qu'il soit, et nous, une sorte de contact immédiat, d'adhésion ou de possession? Secondement, peut-il arriver, arrive-t-il, en effet, que la réalité même, si j'ose dire, et non pas l'idée de Dieu, se présente à cette connaissance, accepte de descendre à ce contact, s'imprimant ainsi dans le fond de l'âme, la possédant, la purifiant, la sanctifiant (70)?"

Par ailleurs, selon ses biographes, Marie Guyart n'abandonne pas son enfant par indifférence. Elle en est déchirée à mourir. Ils ont longuement expliqué ce dilemme en rappelant que les liens affectifs étaient moins développés qu'aujourd'hui; que les séparations par la mort étaient fréquentes, donc moins douloureuses; les remariages plus nombreux et l'éducation confiée à d'autres parents; que l'enfant vivait en nourrice ses premières années pour aller au collège ou au couvent et qu'au total, un enfant était rarement élevé par sa mère. Ils ont montré que l'enfant était membre d'une communauté familiale, ce qui est

70 Georges Robitaille, Telle qu'elle fut, p. 73

vrai dans le cas de Claude Martin. La famille Brisson s'était engagée à parfaire son instruction et son éducation. Devant ces arguments, nous devrions nous attendre à une indifférence relative de la part de Claude. Or nous savons, par les lettres de Marie de l'Incarnation, que la séparation fut pour l'enfant une déchirante tragédie dont il ne guérira jamais complètement. Le problème reste entier. En 1935, voici la réponse d'Agnès Barnard de St-Joseph: "Combien souvent l'on a été injuste envers Marie, l'accusant d'avoir sacrifié — par l'abandon de son fils alors qu'il n'avait pas douze ans — ses sentiments et ses devoirs maternels à l'attrait de l'état religieux! Où est la cruauté, sinon en ceux qui la jugent sans avoir examiné ses luttes et ses tourments (71)"? Est-ce une réponse à la souffrance du fils? En 1923, le Français Henri Bremond répond ceci:

"Si la solution pratique eût dépendu de nous, qu'eussions-nous fait? A chaque prêtre de répondre. Pour moi, préférant un devoir clair à un devoir obscur, il me semble que je lui aurais défendu d'abandonner son fils, mais ce faisant, il me semble aussi que j'aurais senti peser sur moi l'antique menace: "Maudit celui qui ramène les choses de Dieu à la mesure de l'homme..." et puis "N'aurait-elle pas dû, demeurer avec lui dans le monde, jusqu'à ce qu'il fût capable d'entrer en quelque religion (72)"?

Le comportement "humain" de Marie de l'Incarnation, son mysticisme et ses "possessions démoniaques" font couler beaucoup d'encre. Les termes de déséquilibre mental, de maladie de la personnalité sont avancés sans crainte. Tous les témoignages concordent, cependant, pour démon-

71 Soeur Agnès Barnard de St-Joseph, Marie de l'Incarnation fondatrice du Monastère des Ursulines de Québec, p. 67.

72 Henri Bremond, Histoire littéraire du Sentiment religieux en France, Paris, Bloud et Gay, T. VI, La conquête mystique, 1923, p. 68.

trer les capacités d'adaptation étonnantes de Marie de l'Incarnation.

L'abbé Georges Robitaille écrit:

"La merveille, qui ne s'explique que par une grâce extraordinaire de Dieu, c'est qu'elle ait tenu, trente-deux années durant, dans ce pays sauvage habité, en 1639, par quelque cent Français (73)".

Lionel Groulx écrira:

"Aujourd'hui que les mystiques ou les contemplatives sont, pour tant d'esprits courts, des personnes suspectes, sujets prédestinés à la psychiâtrie, quel démenti que celui de cette Ursuline restée, sur les plus hauts sommets de la vie spirituelle, en possession d'un merveilleux équilibre de ses facultés (74)".

Et le philosophe Bergson de la citer comme modèle de santé intellectuelle dans "Les deux sources de la morale et de la religion":

"Elle se manifeste par le goût de l'action, la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances, la fermeté jointe à la souplesse, le discernement prophétique du possible et de l'impossible, un esprit de simplicité qui triomphe des complications, enfin un bon sens supérieur (75)".

En plus de tout cela, "nous savons qu'elle écrit à ravir. Goût exquis, aisance parfaite, primesaut, fermeté, que lui manque-t-il (76)"?

Comment se fait-il que cette femme de génie, première missionnaire, fondatrice de la Nouvelle-France spirituelle, mystique, théologienne, historienne, soit tombée dans l'oubli pour resurgir au XIX^e siècle et inspirer les hagiographes? Il faut dire que Marie de l'Incarnation fut

73 Georges Robitaille, Telle qu'elle fut, p. 138.

74 Lionel Groulx, La Grande Dame de notre histoire, Ottawa, Fides, 1966, p. 59.

75 Cité par soeur Marie-Emmanuel Chabot, Marie de l'Incarnation d'après ses lettres, p. 196.

76 Georges Robitaille, cité par Henri Bremond dans Histoire littéraire du Sentiment religieux en France, T. VI, p. 38.

très vénérée de son temps. Claude Martin, son fils, fit publier le "Livre de la Vie" et celui "des lettres" en 1677. Il écrivait à un ami jésuite:

"Comme nos François aiment les modes et les nouveautez, les livres ont eu d'abord un grand effet, et bien des personnes y ont trouvé de grans secours pour leur sanctification; mais enfin il semble que la mode s'en passe, au moins dans les quartiers (en province); mais quoy qu'il en soit, il me suffit que la providence en avait déterminé. Il y a fort longtemps que j'ay formé le dessein de faire un abrégé de sa vie mais... "

Il semble donc que les écrits de Marie de l'Incarnation, dès l'abord bien accueillis, commencent à tomber dans l'oubli. En 1734, Charlevoix à Québec, écrit une biographie. Par ailleurs, il semblerait que les ursulines de la Nouvelle-France aient chanté un Te Deum à chaque anniversaire de sa mort. En dehors de ces manifestations, il semble que nous n'en possédions aucune autre. En 1874, l'abbé Richaudeau écrivait dans l'introduction à sa vie de Marie de l'Incarnation:

"Monsieur l'abbé Casgrain a publié à Québec, en 1864, un excellent travail sur ce même sujet et ayant le même titre; mais pour des motifs que nous ignorons et qui en tout cas ne pourraient plus être admissibles au moment où tout fait espérer que Marie de l'Incarnation va être mise au rang des Bienheureux, suivant une méthode opposée à celle du Père Charlevoix, a presque entièrement omis, dans l'histoire de la servante de Dieu, ce qui caractérise le plus sa sainteté exceptionnelle (77)".

Il ressort de ce texte que l'abbé Casgrain doit avoir écrit son hagiographie dans un but déterminé. Richaudeau ignore lequel mais, ajoute-t-il, ce ne peut être dans un but de béatification. Nous en arrivons à

77 Abbé Richaudeau, Vie de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, Tournai, 1874, Introduction. L'abbé Richaudeau fut sollicité pour travailler à la béatification de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

nous poser la question suivante: dans quel but les hagiographies de Marie de l'Incarnation ont-elles été écrites? Pourquoi Casgrain a-t-il presque entièrement omis de commenter la vie spirituelle de son héroïne? Ce caractère était-il sans importance aux yeux de l'auteur? Si son but n'est pas de faire connaître sa spiritualité, quel est-il? S'agit-il d'un but socio-politique? Michel de Certeau, dans son ouvrage: La fable mystique XVI - XVII^{es} siècles, nous montre l'importance que présente, pour l'historien, toute biographie religieuse:

"Les groupes et les livres mystiques n'en constituent pas moins une réalité historique. Bien que, par là, ils se présentent aujourd'hui sous la formalité de l'absence --- un passé --- ils relèvent d'une analyse qui les inscrit dans un ensemble de corrélations entre données économiques, sociales, culturelles, épistémologiques, etc... Etablir ces cohérences (la corrélation est l'instrument de l'historien), c'est préserver la différence du passé contre la séduction de ressemblances partielles, contre les généralisations que suggère une impatience philosophique ou contre les continuités que postule une piété généalogique (78)".

A l'époque où Casgrain écrit sa biographie de Marie de l'Incarnation, quel est le contexte politique, économique et social? La société, par la révolte des patriotes et son échec (1837), est atteinte. C'est le deuil d'une "Nouvelle-France" qui se voulait indépendante, dégagée de l'influence anglo-saxonne. "La Nation" se montre à elle-même et rappelle à ses adversaires qu'elle a été grande et qu'elle l'est encore parce qu'elle vient d'une race dont la vocation est la grandeur. "Il est impossible de ne pas entrevoir que, s'il (le Canada) ne trahit pas sa vocation, de grandes destinées lui sont réservées dans cette par-

78 Michel de Certeau, La fable mystique XVI - XVII^{es} siècles, Editions Gallimard, 1982, p. 18.

tie du monde (79)." Les hagiographes, après Casgrain, font aussi ce retour vers le passé. C'est le signe d'une nostalgie, d'une mélancolie, mais il y a plus encore. Le peuple canadien s'est regroupé autour d'une élite cléricale omniprésente, omnipuissante qui le construit, le modèle, le dirige (80).

En 1920, le cardinal Bégin, dans une lettre pastorale sur les conditions religieuses de la société canadienne, écrit:

"Que de jeunes gens des deux sexes désertent les campagnes et la vie rurale pour venir jouir dans les villes, des plaisirs de toutes sortes qui les attirent. Des patriotes éclairés ont jeté le cri d'alarme, et nous estimons qu'il est de notre devoir d'y faire écho. L'agriculture a été, dans le passé, l'une de nos grandes forces. Si cette force fléchit faute de bras, le malaise économique dont nous souffrons ne fera que s'aggraver; les centres industriels se congestionneront; et nous ne tarderons pas à éprouver le funeste contre-coup, matériel et moral, de la rupture de l'équilibre partout nécessaire entre la marche de l'industrie et la production agricole.

"Chers fils de cultivateurs, sachez donc apprécier la vie prospère qui vous est faite sur le sol fécondé des sueurs de vos ancêtres, et qui a pu jusqu'ici donner à notre peuple l'aisance, la sécurité et la paix. Croyez-en l'expérience à laquelle notre âge et des observations répétées en divers pays, nous permettent de prétendre: notre classe agricole est l'une des plus heureuses de la terre. Ni les salaires alléchants que l'on gagne dans les cités, ni les loisirs dont on y jouit, ni les plaisirs que l'on s'y accorde, ne peuvent égaler les remarquables avantages inhérents au régime terrien où croissent et travaillent, dans la crainte de Dieu et la joie d'une bonne conscience, les générations robustes qui sont l'honneur de nos familles et l'espoir de notre race".

79 Casgrain, Marie de l'Incarnation, p. 68.

80 Cardinal L.-N. Bégin, Lettre pastorale sur les conditions religieuses de la société canadienne, 8 juillet 1920, cité dans l'Histoire religieuse du Canada, Le laïc dans l'Eglise canadienne-française de 1830 à nos jours. Fides, Montréal, p. 54.

Devant la montée de l'industrialisation, devant l'urbanisation et l'exode rural, la sécularisation que secrètent les transformations économiques, c'est le désarroi, l'angoisse. La tension fait place à la sérénité de l'ordre. Il faut lutter, combattre. On refuse psychologiquement, philosophiquement, la montée du libéralisme. On refuse l'adaptation aux nouvelles conditions de vie qui se développent. Ce refus engendre une névrose (81). Les classes dirigeantes se tournent vers le passé, — ce que l'on aime montre ce que nous sommes —. On présente alors à la femme canadienne, — c'est elle qui doit "sauver" la famille et la race —, un modèle, un idéal presque parfait: Marie de l'Incarnation.

"Recueillons avec respect cet héritage sans pareil de la vie de son esprit, de l'affection de son coeur /.../ en toute vérité disons qu'elle fut la mère spirituelle de la patrie...

"C'est pour des dons comme celui-là que le Canadien français continue à aimer la France et à glorifier l'Eglise catholique (82)."

"Vous venez d'entendre la Française qui rêve grand et beau pour son pays d'adoption, loin de s'exclure, le sentiment national et le sentiment religieux se fortifient l'un l'autre (83)." Et le chanoine J.-L. Beaumier de présenter sa biographie de Marie Guyart qui relate "les admirables exemples de celle qu'on nomme, à bon droit, Mère de la Patrie". Laisser entendre que le déroulement d'événements économiques, politi-

81 Voir Emmanuel Todd, Le fou et le prolétaire, Paris, Robert Laffont, 1979. (Un phénomène psychologique semblable se produit en France au XIX^e siècle.)

82 Georges Robitaille, Telle qu'elle fut, p. 29.

83 Soeur Emmanuel Chabot, Marie de l'Incarnation d'après ses lettres, p. 235.

ques et sociaux sont à l'origine d'une prolifération d'hommages rendus à Marie de l'Incarnation reviendrait à déformer la réalité. Tout événement est complexe. Il est la résultante d'interactions, d'événements divers.

Aux alentours de 1866-1867, on se préoccupe du procès de béatification-canonisation. Il serait injustifié d'en chercher l'unique origine dans une réaction économique-sociale. Les textes nous révèlent qu'en 1752, on souhaite beaucoup sa béatification, mais il est certain que l'on n'introduisit sa cause en cour de Rome qu'au XIX^e siècle. Il est clair qu'au XIX^e siècle, on désire élever Marie de l'Incarnation au rang de modèle féminin universel. Les hagiographes agissent visiblement dans ce sens. En 1939, l'abbé Georges Robitaille rappelle que depuis 1911, nous en sommes au décret sur l'héroïcité des vertus. "... En vérité, nous ne voyons pas pourquoi le bon Dieu ne glorifierait pas son admirable servante (84)". Et puis encore: "Quel fils de France ne fera pas d'ardentes prières pour que le Tout Puissant la glorifie à nouveau sur la terre canadienne (85)". En 1966, Lionel Groulx manifeste son impatience:

"Le dirons-nous tout net? Que cette bienfaitrice de notre pays, que cette contemplative de si haute qualité et de réputation internationale ne soit encore ni canonisée, ni même béatifiée, c'est la honte de notre foi; foi ignorante qui nous cache le prix de ces prodiges exceptionnels et nous empêche de les prier (86)".

Marie de l'Incarnation est un modèle pour tous les temps. Récemment,

84 Georges Robitaille, Telle qu'elle fut, p. 168.

85 Ibid., p. 175.

86 Lionel Groulx, La Grande Dame de notre Histoire, p. 60.

en 1968, soeur Suzanne Labelle écrivait:

"A la lecture de ses oeuvres, nous découvrons que Marie de l'Incarnation est encore de notre siècle par son esprit. Ses écrits et sa vie révèlent une doctrine spirituelle dont l'orientation est tout apostolique. Or, voisinant l'esprit scientifique, matérialiste et existentialiste de l'ère présente, l'esprit apostolique caractérise, lui aussi notre XX^e siècle (87)".

Dans sa thèse "l'esprit apostolique d'après Marie de l'Incarnation", Suzanne Labelle met en valeur le caractère universel de l'apostolat chez la mystique. Elle fut aussi épouse et mère, femme d'action, auteur d'écrits historiques et spirituels. Marie Guyart a développé, jusqu'à la limite du génie, ses capacités intellectuelles et spirituelles. Elle apparaît, en cela, un modèle pour les femmes de notre époque et de tous les temps. Mais, les biographies écrites par les hagiographes sont l'occasion de présenter un modèle aux femmes d'une société en crise. Il n'est pas demandé aux contemporains de Casgrain et autres écrivains post-romantiques d'épanouir pleinement des capacités données par la nature, mais de remplir une fonction familiale et sociale. La femme de ce temps a sa place dans une société hiérarchisée où Dieu mène l'histoire. La "Providence" a conduit le peuple français sur une terre nouvelle afin qu'il y répande la religion catholique. La société, conduite par un Etat dépendant du clergé, s'organise. Des liens presque vassaliques unissent le peuple à l'Eglise; et la femme, soumise à l'époux, se doit de continuer la race et de l'éduquer. Ce modèle de femme est celui d'une

87 Soeur Suzanne Labelle, L'Esprit apostolique d'après Marie de l'Incarnation, Presses Universitaires, Ottawa, 1968, p. 8.

société, celle de la nation canadienne-française, jusqu'à la révolution tranquille.

En résumé, l'étude des biographies de Marie de l'Incarnation révèle une cristallisation autour du personnage. Issue d'une société idéalisée et manichéenne où "l'homme païen s'abaisse jusqu'à la férocité tandis que la religion du Christ humanise, ennoblit et donne à la femme l'aurole de la Sainteté (88)", Marie de l'Incarnation y apparaît l'héroïne du Nouveau-Monde. Elle se confond en quelque sorte avec le mythe fondateur de cette société. Elle répond à l'idéal d'un peuple brimé qui doit se persuader de sa grandeur devant l'ennemi vainqueur. Société qui doit survivre à un clergé politiquement engagé et fermement organisé. Marie de l'Incarnation est donc présentée comme la femme forte de l'Evangile, vivant dans une société solide et glorieuse. Elle est le modèle de courage et de vertu chrétienne. Mais, dans une société entièrement gouvernée par des hommes, ce modèle ne peut-être qu'une projection de l'idéal masculin: "la virilité".

Face à une société qui se transforme, face à l'industrialisation, à l'exode rural, à l'émigration, le mythe fondateur donnera sens messianique au peuple canadien-français. Ce peuple est prêt à transmettre sa foi dans le monde anglo-saxon pour la conversion des peuples. Mais la montée de l'industrialisation et le développement des zones urbaines qui échappent à l'emprise du clergé va conduire ce dernier à porter une attention accrue au rôle de la mère, éducatrice de la famille chrétienne.

88 D'après Casgrain.

Vers Marie de l'Incarnation, l'héroïne virile, la femme forte de l'Evangile, se tournent les regards. Elle est l'éducatrice modèle, l'éducatrice chrétienne, l'éducatrice d'un peuple. En Marie de l'Incarnation sont projetées toutes les vertus de la parfaite éducatrice, vertus que la société dirigeante attend d'une mère chrétienne qui doit assurer la pérennité de la "Race". L'héroïne est auréolée de tout un merveilleux à la fois chrétien et romantique. Avec l'installation, sans retour, de l'industrialisation et l'apparition d'une pensée scientifique embryonnaire, Marie de l'Incarnation n'est plus "l'épouse soumise au mari"; elle donne sa pleine mesure; les biographes du XX^e siècle trouvent en elle la femme d'action chrétienne, l'idéal de la chrétienne moderne. Dans l'ensemble, les hagiographes recherchent chez Marie l'héroïcité des vertus. On assiste, dans l'ombre, à la longue préparation d'un procès de canonisation, mais les hagiographies n'atteignent que les classes intellectuelles.

Dans le chapitre III, après avoir analysé les moyens et les procédés utilisés pour développer toute une "dévotion" à la pensée de Marie de l'Incarnation dans les classes populaires, nous rechercherons quel est le déroulement du procès de canonisation dont Marie de l'Incarnation sera l'objet. Cette analyse éclairera la démarche des hagiographes et des mouvements qui promeuvent la pensée de l'héroïne. Puis, nous nous interrogerons pour savoir si Marie de l'Incarnation, au XX^e siècle, répond encore à un idéal féminin chrétien.

Tels sont les objectifs du prochain chapitre.

CHAPITRE III

"DEVOTION" A LA PENSEE DE MARIE DE L'INCARNATION

A) Vulgarisation de sa pensée.

Les hagiographes de Marie de l'Incarnation dévoilent nettement le but qu'ils poursuivent: faire admettre Marie de l'Incarnation dans la communauté des saints et saintes de l'Eglise catholique. Mais, ils ne sont lus que par une élite intellectuelle, la masse n'accède pas à cette littérature.

Un élan est donné et le développement de toute une "dévotion" à la pensée de la mystique se répand dans les classes populaires durant la seconde moitié du XIX^e siècle et plus particulièrement dans la première moitié du XX^e. Pastorale des évêques, sermons dominicaux, associations pieuses, organisations culturelles ainsi que diverses formes de propagande écrite: plaquettes de diffusion, articles de journaux, pièces de théâtre, exercices pédagogiques, prières composées, distributions d'images, timbres à l'effigie de Marie de l'Incarnation, tels sont les moyens mis en oeuvre pour faire connaître et vénérer l'héroïne. Les prêtres, les écrivains et les journalistes qui participent à la diffusion de sa pensée, font partie d'une société religieuse et catholique hiérarchisée où l'on considère "que Dieu n'a constitué directement le

pouvoir que dans l'Eglise (1)". Les uns et les autres travaillent en collaboration avec l'archevêque de Québec dont l'organe de diffusion est La Semaine religieuse de Québec ou Bulletin des oeuvres de l'action sociale catholique. Cet hebdomadaire est envoyé à chaque paroisse. Il nous informe avec précision sur les moyens employés. Par cette revue, le prêtre est tenu au courant du procès de béatification et de canonisation, des oeuvres concernant Marie de l'Incarnation... Par les mandements et les lettres pastorales, on lui fait connaître les moyens que l'on décide d'utiliser.

En novembre 1910, "Le public est invité à joindre ses prières à celles des communautés d'Ursulines pour attirer les grâces célestes sur la congrégation romaine qui s'occupera tout particulièrement, le 29 au matin, de la cause de béatification de la Vénérable Marie de l'Incarnation (2)". Les fêtes du 250^e anniversaire de la mort de Marie de l'Incarnation ont été préparées, disent les ursulines, par une croisade de prières à laquelle se sont associés "notre clergé et nos communautés religieuses, bénies et annoncées par la voix autorisée de nos évêques, ces fêtes pieuses se sont déroulées au milieu d'une splendeur extraordinaire... (3)" Une neuvaine de prières est annoncée pour demander la glorification de la vénérable Marie de l'Incarnation. Le dimanche qui précède l'ouvertu-

-
- 1 L'Ordre, 21 juin, 1859. (L'Ordre et le Courrier du Canada étaient les deux journaux les plus dévoués aux intérêts du Saint-Siège. Vers 1862, L'Ordre sera désavoué par Mgr Bourget à cause de ses allégeances plus libérales.)
 - 2 Semaine religieuse de Québec, 3 décembre, 1910.
 - 3 Ibid., 4 mai, 1922.

re de cette neuvaine, c'est-à-dire le jour de Pâques, messieurs les curés sont invités à recommander à leurs paroissiens d'y prendre part en récitant chaque jour trois pater, trois ave, trois gloria et trois fois la courte prière: "Mon Dieu, glorifiez votre servante la Vénérable Marie de l'Incarnation; nous vous le demandons par le Coeur Sacré de Jésus"; ou quelque autre invocation au Sacré-Coeur (4).

Par des mandements, l'archevêque de Québec s'adresse au clergé séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous les fidèles à propos des pieux serviteurs et servantes de Dieu de l'Eglise de Québec, à l'effet, dit-il, "d'intensifier parmi nos diocésains le pieux respect et la surnaturelle confiance qui sont dus aux vénérables personnages dont nous venons de parler (les saints Martyrs, Monseigneur de Laval, Marie de l'Incarnation, Catherine de St-Augustin, Marguerite Bourgeois) (5)".

Le jour de la fête nationale, le cardinal archevêque demande que l'on associe à cette fête le souvenir des saints et des saintes qui ont enfanté "une race" en Amérique. Il demande des offices paroissiaux et des prières publiques pour obtenir leur béatification et leur canonisation. Dans les églises et les chapelles, on devra mettre des cartons de prières et des troncs pour subvenir aux frais des procès de béatification et de canonisation (6). "Les curés et autres prêtres ne manqueront point, soit dans leurs discours publics, soit dans leurs entretiens particuliers, de faire connaître la vie, les mérites et la réputation de sainteté de ces

4 Semaine religieuse de Québec, 13 avril, 1933.

5 Ibid., 14 juin, 1934.

6 Ibidem.

pieux serviteurs et servantes de Dieu (7)." Un article sur la formation du caractère de l'enfant, où l'on démontre le rôle essentiel de la mère éducatrice est signé "Cercle Marie de l'Incarnation (8)". Une association, bénie par l'évêque sous le vocable de l'héroïne, a donc pour but de promouvoir sa pensée.

En 1942, dans une lettre pastorale collective et un mandement, le cardinal archevêque, les archevêques et évêques de la Province de Québec rappellent que depuis un demi-siècle, Rome a officiellement proclamé l'héroïcité des vertus de Marie de l'Incarnation, mais que l'on attend des miracles pour bien asseoir le verdict de l'Eglise. "Nous avons besoin qu'ils (les saints fondateurs) nous soient proposés en modèles. Leur vie d'abnégation nous enseignera que la vraie grandeur d'un peuple, ce sont ses valeurs spirituelles (9)." Et le cardinal d'ajouter qu'il lui a paru bon, pour assurer le succès de la croisade nationale de prières, de constituer un conseil ou comité général de propagande qui ait la haute direction de la campagne. Ce travail est confié à la compagnie de Jésus qui mettra au service de la cause ses religieux et ses organes de presse, spécialement le Messager Canadien du Sacré-Coeur. Le but de l'organisme sera la diffusion de la dévotion aux saints fondateurs par des prédications, des journaux, des revues, des tracts, des brochures et plus tardivement, par des émissions radiodiffusées (10).

7 Semaine religieuse de Québec, 14 juin, 1934.

8 Ibid., 23 janvier, 1936.

9 Ibid., 13 août, 1942.

10 Ibidem.

Une analyse sémantique de ces différents éléments nous place devant les modèles culturels que nous avons découverts précédemment chez les hagiographes de Marie de l'Incarnation. La mystique symbolise la période héroïque, celle des martyrs et des conquérants, période chevaleresque où l'Eglise et l'Etat liés l'une à l'autre, comme l'âme l'est au corps, collaborent à la conservation et au développement de la race française en Amérique du Nord.

Dans la Semaine religieuse de Québec, en 1922, à l'occasion des fêtes jubilaires du 250^e anniversaire de la bienheureuse mort de la vénérable Marie de l'Incarnation (11), "un témoin (12)" anonyme écrit: "Marie de l'Incarnation fut la mère de notre race, par l'éducation donnée aux premières femmes canadiennes (13)". En 1927, on lit dans l'Action Française des extraits d'une conférence donnée à Québec par Dom Albert Jamet:

"Marie de l'Incarnation n'est pas seulement une illustre mystique, elle est une mystique française.

"Française, plus nous la regardons, plus nous communions à sa pensée, plus elle nous apparaît comme un vivant exemplaire de nos vertus nationales (14)".

Quelques mois auparavant, le 29 juillet 1926, Dom Jamet écrivait, dans la Semaine religieuse de Montréal, en parlant de Marguerite Bourgeois et de Marie de l'Incarnation:

"Par leur oeuvre, par leur sainteté, elles sont au pre-

11 Marie de l'Incarnation fut déclarée Vénérable le 19 juillet 1911.

12 Témoin (au procès de béatification).

13 Un témoin, "Fêtes jubilaires", Semaine religieuse de Québec, 4 mai, 1932.

14 Dom Albert Jamet, Extrait d'une conférence donnée à Québec, l'Action Française, avril 1927, vol. XVII, N^o 4, p. 236.

mier rang de ceux qui ont collaboré à la formation et à la conservation de la race française sur les bords du Saint-Laurent, de sa langue et de sa foi. Elles sont les deux mères de la patrie. Leur héritage spirituel est le bien de tout canadien (15)".

Le père Gustave Lamarche reprend les mêmes thèmes, en 1939, dans sa parabole héroïque canadienne: Celle-qui-voit ou la Chevalière de la Loire. Il s'agit d'une pièce de théâtre en trois parties et onze tableaux. La parabole est en vers, accompagnée de musique. Les différents personnages sont: le Chef indien, le Gouverneur de Montmagny, les Démones, les Ames mystiques, les Ames des enfants des bois, les Anges protecteurs du Canada, les Esprits célestes. L'Eglise et le Pape sont mis en scène. Dans la première partie, au deuxième tableau, à la scène quatrième, apparaît "Celle-qui-voit", au bras du Coeur Naïf. Marie de l'Incarnation est vêtue en Chevalière, porte l'épée et, en bandoulière, une grosse corne de chasse. Elle se présente comme la Jeanne d'Arc de la Nouvelle-France. Dans l'introduction de son oeuvre, l'auteur écrit:

"Je ne puis terminer ces lignes sans dire quelle joie j'ai éprouvée à marier pour la scène la Loire et le Saint-Laurent, à réunir en des vers France ancienne et France nouvelle. Notre attitude envers la Mère-Patrie française ne doit certes pas consister principalement en gémissements attendris, mais, chaque fois qu'une raison du coeur me rapproche d'elle, j'en éprouve une satisfaction qui me remplit d'aise: c'est de la piété (16)".

Cette pièce de théâtre nous rappelle le thème cher aux hagiographes, le caractère héroïque et virile de Marie de l'Incarnation et plus particulièrement les paroles de l'abbé Casgrain citées dans son introduction à

15 Dom Albert Jamet, Semaine religieuse de Montréal, 29 juillet, 1926.

16 Père Gustave Lamarche, Celle-qui-voit, Editions des paraboliers du roi, Montréal-Québec, Ottawa, 1939.

la biographie de la mystique:

"Parfois seulement, aux jours suprêmes, elle (la femme)
apparaîtra au premier rang pour le salut des peuples
.....
et s'appellera Hélène ou Geneviève de Paris; Clotilde, Blanche de Castille ou Jeanne d'Arc".

A propos d'une réédition des oeuvres de la vénérable Marie de l'Incarnation, la Semaine religieuse de Montréal publie un article du journal la Croix, de Paris:

"Trop longtemps la France a ignoré à peu près tout de la Vénérable Marie de l'Incarnation, la fondatrice des Ursulines de Québec, "la première en date comme en génie, écrivait en 1867, le Conseil des ministres de la Province de Québec, des "héroïques femmes missionnaires qui sont venues évangéliser "le Canada (17)".

En 1892, un article du Messenger canadien du Sacré-Coeur fait mention à plusieurs reprises de l'héroïcité de ses vertus. Ne croirait-on pas un travail préparatoire au procès diocésain de béatification:

"Ses vertus étaient héroïques par la continuité /.../ Une vertu aussi parfaite, un dévouement à Dieu et aux âmes aussi héroïque ne pouvait procéder que d'une source éminemment féconde et divine /.../ Nous ne serons pas étonné de la voir émettre avec l'agrément de son directeur de conscience, le père Lallement, le vœu héroïque le plus parfait".

Très gravement malade, on lui demande de refuser la mort pour l'intérêt de la communauté et de ses oeuvres: "Le sacrifice demandé était héroïque, elle qui espérait jouir de Dieu dans quelques heures! mais docile, elle leva les mains et les yeux au ciel... (18)".

Et l'auteur de conclure:

"Saluons du titre de Vénérable cette humble religieuse,

17 La Semaine religieuse de Montréal, 21 janvier, 1926.

18 Anonymes, Articles du Messenger Canadien du Sacré-Coeur, pp. 119, 204, 205, 267.

modèle de tout et de si grandes vertus. Espérons que l'Eglise nous permettra de la saluer bientôt du titre de Bienheureuse et de Sainte (19)".

En avril et mars 1941, l'abbé Georges Robitaille fait paraître, dans le Devoir, une étude sur Marie de l'Incarnation et les martyrs canadiens. Il écrit:

"Il y a variété extrême même chez les saints. Les uns sont naturellement effacés et soumis en tout /.../ Mais il en est d'autres de nature bien différentes. L'autorité domine chez eux, ils disent leur avis sans faillir, ils imposent leur volonté à tout leur entourage, ils se rattachent à ces héros que Virgile dépeint dans son *Enéide* lorsqu'il formule le génie romain: "Tu regere imperio populos, Romane memento. *Enéide*, Livre VI, v. 850." Faisons-nous erreur en disant que la fille du maître boulanger Florent Guyart et Jeanne Michelet /.../ s'apparente avec ces derniers saints (20)?"

Le père Paul-Henri Barabé, dans une conférence sur Marie de l'Incarnation qu'il intitule: Quelques figures de notre histoire, met en exergue, lui aussi, la vertu de force de la mystique:

"... l'une d'elles, Mère Marie de l'Incarnation, allait être pour son Ordre une fondatrice /.../ dans l'Eglise une pierre de fond, dans la patrie un pionnier intrépide.

.....
 "... elle occupe les postes les plus périlleux avec une faculté toute simple, elle traite gens et affaires avec un bon sens infaillible. C'est une force.

.....
 "Prions la grande mystique qui jadis s'est penchée sur le berceau de notre nation de continuer à nous éduquer. Prions-la de nous exaucer. Hâtons ainsi sa béatification. Mais soyons fidèles aux vertus qu'elle nous enseigne (21)".

Depuis le procès de canonisation de Thérèse d'Avila, en 1602, sous

-
- 19 Anonymes, Articles du *Messager Canadien du Sacré-Coeur*, 1893, p. 268.
 20 Abbé Georges Robitaille, Marie de l'Incarnation et nos martyrs, le *Devoir*, 22 mars, 1941.
 21 Père Paul-Henri Barabé, Quelques figures de notre histoire, Editions de l'Université d'Ottawa, 1941.

Clément VIII, le candidat au titre officiel de saint sera jugé en fonction de l'héroïcité de ses vertus, à moins d'être mort martyr. Cela suppose une comparaison avec la pratique ordinaire des vertus. Ce jugement varie en fonction des cultures, comme le soutient Pierre Delooz dans Sociologie et canonisation (22).

La masculinisation du caractère de Marie de l'Incarnation, telle que nous l'avons vue chez ses biographes et que nous retrouvons ici, trahit une société où le pouvoir et la culture sont entre les mains masculines (23). La vertu apparaît alors comme une reconnaissance, chez la femme, d'un idéal que l'homme cherche à atteindre: la force, l'héroïsme, en d'autres termes ce qu'il appelle virilité! Cependant, dans ce contexte culturel, la femme mariée vertueuse est soumise à un mari, chef de l'épouse et représentant le Christ. Nous avons vu l'abbé Casgrain louer les vertus d'humilité, d'abandon, de Marie Guyart. En 1892, le Messager canadien du Sacré-Coeur qualifie Marie de l'Incarnation en ces termes:

"Modèle de jeune fille, d'épouse, de mère et de veuve, elle est devenue, dans le Cloître, un modèle plus éclatant encore d'abnégation, d'humilité, d'obéissance et de dévouement".

L'article dévoile ainsi l'idéal féminin recherché par l'homme dans une société où les femmes, démunies de droit sous la Coutume de Paris, de-

22 On voit combien sur ce point les modèles culturels vont jouer un rôle important, d'autant qu'il faut faire la part de ce qui est héroïque et de ce qui est excessif ou anormal.

23 Micheline Dumont, l'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, Edition Quize, p. 158.

viennent juridiquement incapables avec le nouveau Code Civil de 1866.

L'article poursuit:

"... toute sa jeunesse se passe dans l'obéissance et l'exercice des bonnes oeuvres. Modeste et recueillie, goûtant le bonheur de la vie intime du foyer et des joies de la vertu, elle montra toujours une aversion particulière pour tous les divertissements du monde (24)".

La "dévotion" à la pensée de Marie de l'Incarnation pénètre dans tous les milieux catholiques. On organise des croisades de prières pour hâter la glorification de la vénérable Marie de l'Incarnation. En 1944, par une lettre circulaire, la très révérende mère Alice Fortin dite de Saint-Henri, supérieure générale de la congrégation des ursulines de Québec, écrit:

"Mes bien chères Mères et soeurs,

"Nous avons toutes entendu parler de la croisade de prières que Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques de la Province de Québec ont ouverte, il y a déjà plus d'un an, pour l'avancement des causes des Fondateurs du Canada et de son Eglise.

"... Cependant toute la patrie était intéressée. Beaucoup ont pensé que cette sorte d'insouciance générale était responsable au premier chef de la lenteur extraordinaire des procès des causes canadiennes déférées en cours de Rome.

.....

"Nos Evêques, pour hâter ce jour heureux, ont décidé d'enrôler tous les fidèles du pays dans un vaste mouvement de supplications pour obtenir de Dieu la glorification de nos Fondateurs.

"Cette croisade est déjà en pleine activité dans plusieurs régions du pays. Elle gagne de proche en proche. Elle utilise tous les moyens pour pénétrer partout: les tracts, la prédication, la presse, la radio. Nous devons espérer que bientôt elle couvrira toute la Province. C'est la première fois que nous assistons à un tel spectacle (25)".

24 Anonyme, Article sur Marie de l'Incarnation, Messenger canadien du Sacré-Coeur, 1892.

25 Archives du vieux monastère des ursulines, Québec.

Un milieu de diffusion est particulièrement privilégié, le milieu scolaire et principalement celui des religieuses de l'ordre des ursulines. Des revues comme "les fondateurs de l'Eglise canadienne" proposent des exercices de pédagogie à partir d'un centre d'intérêt. Un texte résume la vie de Marie de l'Incarnation. C'est l'occasion d'un cours de catéchèse sur l'apostolat; d'un commentaire de texte; d'une lecture expliquée; de questions sur le vocabulaire, la grammaire. Une phrase extraite du texte initial conduit à un devoir d'analyse grammaticale:

"Dans un songe merveilleux, Marie Guyart a vu Notre-Seigneur.

1) Quel est le verbe dans cette phrase?

2) Qui fait l'action dans cette phrase? Etc..."

Ce texte sert de base au cours d'histoire. On procède par questions:

"Dans quel pays vivait Marie de l'Incarnation avant de venir en Nouvelle-France? Comment s'appelaient les religieuses de sa communauté? Quelle dame riche accompagne Marie de l'Incarnation au Canada? Etc..." Le même centre d'intérêt éveillera ces jeunes élèves de troisième année à la géographie: "Mère Marie de l'Incarnation traversa une grande mer pour venir au Canada. Qu'est-ce qu'une mer ou océan? Quel est le nom de cet océan? Elle pénétra dans le fleuve Saint-Laurent. Qu'est-ce qu'un fleuve (26)"? Le travail s'achève par une prière:

"Très doux Jésus, daignez nous accorder la grâce que nous sollicitons de votre bonté, avec foi, amour et confiance, par l'intercession de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation l'amante de votre Sacré Coeur.

Notre Père...



Opuscule de diffusion (anonyme)

Imprimatur:

E. A. Card. Taschereau, Arch. Quebec.
Quebec, die 18 Julii 1893.



"VEUX-TU ETRE A MOI"

Image pieuse.



Marie de l'Incarnation,
première missionnaire enseignante.

Je vous salue, Marie...
Gloire soit au Père...

Maurice, archevêque de Québec (27)".

Des images pieuses sont distribuées aux enfants. La plus divulguée représente Marie, enfant, dans la cour de récréation avec une compagne de son âge (voir page 76). Un rayon de lumière, venu du ciel, inonde Marie. Elle regarde un Christ penché vers elle. La tête de Jésus est dans la lumière; ses pieds reposent sur un nuage au-dessus du sol. L'enfant a les bras ouverts pour accueillir. Elle est captée par cette apparition; un pied est soulevé comme pour quitter la terre. Les jeux sont abandonnés. Tout ici est symbole. L'image explique ce qui se passe dans le secret du coeur et de l'âme. Dieu, --- la lumière ---, est confondu avec le Fils qui attire Marie dans l'éternité de l'Amour. Elle est en "extase"; elle ne peut pas "ne pas choisir". Elle refuse le monde; elle opte pour ce qui ne passe pas. L'image évoque la parole du Christ: "Laissez venir à moi les petits enfants". C'est l'enfant que l'on veut gagner à la spiritualité de Marie de l'Incarnation. Les fêtes de fin d'année favorisent la mise en scène d'une biographie. En 1952, la revue Les fondateurs de l'Eglise canadienne propose une pièce en trois tableaux avec chœurs parlés. Le rideau s'ouvre; Marie de l'Incarnation est penchée sur le berceau de son fils; à sa gauche un groupe d'enfants symbolise la voix du monde; à sa droite un autre groupe, la voix du ciel; une sorte de dialogue s'établit entre le monde de l'esprit et celui de la terre:

"La voix du monde: Mère dénaturée... qu'elle reste

27 Revue, Les Fondateurs de l'Eglise canadienne, 1957, 32 p.

seule... seule...

La voix du ciel:
Mère sublime... que sa postérité se multiplie comme les
étoiles du ciel (28)".

Les distributions annuelles de prix permettent de divulguer la biographie et les oeuvres spirituelles de la fondatrice. Des hagiographies sont offertes, en récompense, aux meilleures élèves.

B) Vers la béatification.

Les écrits des hagiographes que nous avons cités démontrent la relation qui existe entre le récit hagiographique et les causes de béatification introduites à Rome au XIX^e siècle. A qui ne connaît pas le processus de reconnaissance juridique de la sainteté, le lien entre l'acquisition du titre officiel de "saint" et la "dévotion" à sa pensée n'apparaît pas. Cependant, les vœux exprimés par les hagiographes et les efforts de diffusion entrepris pour répandre la pensée de Marie de l'Incarnation montrent l'existence d'une véritable campagne de promotion. Avant de justifier cette hypothèse, il convient de rappeler les démarches d'un procès de béatification.

Examinées sous un certain aspect, l'hagiographie, la béatification et la canonisation sont autant d'étapes d'un même processus. Tel personnage est reconnu comme saint par une société donnée. Le sociologue Pierre Delooz situe l'analyse du phénomène "au carrefour de la sociologie de la connaissance, de la sociologie juridique et de la sociologie des religions (29)". Le saint est perçu comme tel par des témoins ocu-

28 Les fondateurs de l'Eglise canadienne, Montréal-Québec, 1952

29 Delooz, Pierre, Sociologie et canonisations, p. 5

laïques ou par des témoins posthumes, comme c'est le cas de Marie de l'Incarnation et des candidats à la canonisation en Nouvelle-France: Monseigneur de Laval, Marguerite Bourgeois, Marguerite d'Youville, Catherine de Saint-Augustin... furent reconnus comme saints par des témoins des XIX^e et XX^e siècles.

En fait, "la réputation de sainteté est la représentation mentale collective de quelqu'un comme saint (30)". Il en découle que les témoignages peuvent être réels, dans la mesure où ils émanent de témoins oculaires, ou construits, idéalisés par l'imagination collective à partir de faits réels. Il semblerait que ce soit le cas pour Marie de l'Incarnation. Tous les faits signalés dans les biographies de Marie de l'Incarnation ont existé; les hagiographes se réfèrent d'ailleurs aux écrits mêmes de la mystique. Ce phénomène d'idéalisation conduit la mystique à être portée à la sainteté par le peuple. Au Canada pendant le XIX^e siècle, la société est cléricalisée à tous les niveaux. La culture théologique du temps favorise donc cette idéalisation. Marie de l'Incarnation avait, dans ce contexte, plus de chance d'être portée à la béatification que dans un autre contexte culturel. La sainteté est perçue construite par le souvenir qui épouse les valeurs reconnues d'une société donnée. Pierre Delooz, s'appuyant sur des travaux de sociologie et de psychologie américains, conclut que:

"La perception sélectionne dans le message les éléments qui correspondent de préférence à des modèles pré-existants,

30 Delooz, Pierre, cité par Serge Gagnon, Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920. p. 97.

message qui sera ensuite également interprété et mémorisé en fonction de modèles pré-existants, socialement transmis et partagés (31)".

Autrement dit, les perceptions de la mémoire collective sont fonction des structures sociales. Les structures sociales sont sujettes à changement et dans ce cas, il y aura révision mentale, reconstruction dans la mémoire collective. Tout cela expliquait-il qu'au Québec, le choix se porte sur des religieux, des religieuses ou des laïcs religieux? Le processus de sélection obéit aux valeurs reconnues dans la société très cléricale du XIX^e siècle canadien-français. Mais une autre explication vient à l'esprit lorsque l'on sait la charge financière que représente un procès de béatification suivi d'un procès de canonisation. Il est prohibitif et occasionnerait des frais considérables pour les descendants des familles de saints. Une institution religieuse, par ses moyens financiers, sa longévité, peut sans trop de difficultés soutenir financièrement de longs procès. — Nous rappelons que celui de Marie de l'Incarnation s'étend de 1866 à 1980 —. Il a fallu, pour le mener à son terme, une constance et une unité d'intention qui seraient difficiles à maintenir dans un milieu strictement laïque. Autre élément important, on ne devient saint que porté par la pression sociale. Dans la primitive Eglise, la "vox populi" proclamait un saint sans recours à toute une "bureaucratie" d'Eglise. A partir du XVII^e siècle, quoique les procédures juridiques deviennent beaucoup plus complexes (32), c'est toujours le groupe qui prend l'initiative des démarches au-

31 Delooz, Pierre, Sociologie et canonisations, p. 11.

32 Pour plus ample information, voir Delooz, pp. 41 à 102.

près de la Sacrée congrégation des rites à Rome. "Ce ne sont donc pas des structures figées qui expliqueront les perceptions sociales, mais des structures en constante évolution (33)." Dans le cas de Marie de l'Incarnation, c'est l'ordre des ursulines, et plus particulièrement celui de Québec, qui constitue le groupe de pression. — Les laïcs n'y sont presque pas représentés —. Un groupe de pression va jouer sur l'autorité pour remporter la décision mais, dans la société canadienne-française, l'autorité ne se trouve pas en dehors mais dans le même milieu culturel que le groupe de pression. Delooz écrit: "C'est au sein même d'un groupe où l'autorité a sa place, au sein de la structure sociale propre à ce groupe, que la pression s'organise en vue d'obtenir un culte public (34)". Dans le cas de Marie de l'Incarnation, le procès de béatification-canonisation continue l'oeuvre des hagiographes.

Que faut-il pour être reconnu saint? Il faut, si l'on ne peut prétendre à la qualité de martyr, avoir pratiqué les vertus théologales et cardinales à un degré d'excellence, c'est-à-dire à un degré héroïque. On s'interroge pour savoir si le candidat à la sainteté a pratiqué ces vertus à un degré héroïque. "Par héroïcité, nous dit Delooz, on veut entendre que la vertu a été pratiquée par telle personne mieux que par le commun des hommes de sa condition (35)". Comme on peut le constater, cette notion d'héroïcité est floue. On voit, au départ, la difficulté que l'on rencontre à apprécier la vertu pratiquée à un niveau

33 Delooz, Pierre, Sociologie et canonisations, p. 20.

34 Ibidem.

35 Ibid., p. 108.

héroïque. A l'époque de Marie de l'Incarnation, partir, au delà des mers, dans un milieu sauvage, au nom de la charité, était faire preuve d'héroïcité dans la charité. Aujourd'hui, le même acte de charité peut-il être marqué d'héroïcité en un temps où transports et missions assurent confort et sécurité? Est-il héroïque de mêler l'acide sulfurique à ses aliments, comme le faisait Marie de l'Incarnation, ou s'agit-il d'un comportement excessif ou anormal? Et l'on pourrait se demander pourquoi on retient telle vertu et non telle autre. Telle est la complexité d'un procès de canonisation.

C'est vers 1866, que l'on songe, pour Marie de l'Incarnation, à l'idée d'un procès de canonisation. Cette même année, l'abbé Richaudeau (36) assiste, à Rome, à l'érection de la statue de sainte Angèle de Mérici, fondatrice de l'ordre des ursulines. "Enfin, écrit-il, un autre honneur, le dernier que l'Eglise accorde aux saints sur la terre, fut rendu à sainte Angèle le 25 juillet 1866. Ce jour-là, sa statue monumentale, /.../ fut placée dans la basilique St-Pierre de Rome (37)."

Il semblerait que l'on pense alors à Marie de l'Incarnation qui pourrait être digne d'un semblable honneur. Le 19 septembre 1866, l'abbé Richaudeau écrit à la supérieure des ursulines de Québec:

"Il y a longtemps que de toute part les Supérieures d'Ursulines me supplient de travailler à la Béatification de la Vénérable Mère de l'Incarnation. J'ai toujours répondu que je ne pouvais rien à cela et qu'une démarche quelconque de ma part serait absolument sans résultat. D'après les règles suivies à Rome, quand il y a lieu de s'occuper de la béatifi-

36 Aumônier des ursulines de Blois.

37 Richaudeau, P.-F., La vie de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, p. 11.

cation d'un personnage mort en odeur de Sainteté et auquel des miracles sont attribués, les démarches doivent être commencées par l'Evêque du diocèse auquel il a appartenu. Par conséquent, rien ne peut être fait que par Mgr de Québec. C'est donc à vous, ma Révérende Mère /.../ Il me semble qu'il y aurait grande espérance de réussir; le St Père semble porté par un vif sentiment de la grâce aux béatifications et aux canonisations; il y met un zèle que l'on a rarement vu; il témoigne souvent le désir d'en faire. Ensuite je suis persuadé que Mgr l'Archevêque de Tours, dans le diocèse duquel est née la Mère de l'Incarnation, appuierait la demande, et en égard à sa réputation de Sainteté, il obtiendrait d'autres appuis. Mgr Dubuis, Evêque de Galveston, qui était chez moi il y a 18 jours, est très favorable à cette idée, et il ferait appuyer cette même demande par les Evêques des Etats-Unis. Puis combien d'autres Evêques amis des Ursulines favoriseraient une telle entreprise!

"Sans doutes une Béatification entraîne de grandes dépenses... (38)".

Le 24 mars 1867, soeur Adélaïde Plante de St-Gabriel, supérieure, et les religieuses réunies en chapitre écrivent à monseigneur Baillargeon:

"Nous, Adélaïde Plante de St-Gabriel, Supérieure, Séraphine Truteau de Ste-Anne, Assistante, Anne McDonnel de St-Jean, Zélatrice, Luce Déléigny de Ste-Winefride, Dépositaire, Marguerite Cuddy de St-Athanase, Joséphine Michaud de Ste-Cécile et Georgina Van Felson de St-Georges, considérant par le témoignage de l'histoire et par la tradition constante dans notre Monastère, la haute réputation de sainteté, les vertus héroïques, et les miracles de la vénérée Mère Marie de l'Incarnation, fondatrice et première Supérieure de ce Monastère des Ursulines de Québec où elle mourut en l'année 1672; considérant que depuis un certain nombre d'années, la piété des fidèles à implorer son secours va toujours croissant, et que plusieurs faveurs insignes ont été depuis peu obtenues par son intercession, nous avons assemblé le chapitre des religieuses Vocales de la communauté, qui ont conclu que pour répondre aux desseins de Dieu qui se montre si admirable dans les grâces qu'il accorde à ceux qui invoquent notre vénérée Mère Marie de l'Incarnation, il fallait nommer un procureur qui, au nom de la communauté, agit auprès de sa Grandeur, Mgr Chs Frs Baillargeon évêque de Tloa in partibus, Administrateur apostolique du diocèse de Québec, afin que dans sa sagesse, sa grandeur réglât toute la procédure à suivre pour amener le résultat si désiré de la Béatification et de la Ca-

nonisation de la Vénérée Mère Marie de l'Incarnation.

"Nous avons donc de l'avis et du consentement unanime du Chapitre, choisi et nommé pour notre Procureur spécial, avec pouvoir de faire en notre nom, les demandes, réponses, protestations et toutes autres démarches nécessaires à l'heureuse conclusion de cette affaire et aussi amples pouvoirs que faire se peut, le Révérend Georges Louis Lemoine, Prêtre, Chapelain de ce Monastère.

"Fait et signé à Québec, dans notre Monastère des Ursulines le 24 mars 1867 (39)."

En avril 1867, les procès diocésains sont ouverts à Québec. La cause de béatification-canonisation est introduite à Rome le 20 septembre 1877. Les assises du tribunal ecclésiastique eurent lieu en 1892, 1894 et 1895, en 1903, le 1er mars et le 29 novembre et le 19 juillet 1911. Entre 1877 et 1910, Rome publie quatre volumes résultant de l'enquête (40). Il s'agit, pour l'essentiel, d'une enquête sur l'héroïcité des vertus. Les trois premières publications, positio super dubio (1877), positio super virtutibus (1906), Atera positio super virtutibus (1909), présentent un intérêt pour notre démonstration. En 1877, dans l'introduction du procès d'information sur le "doute", nous relevons la préoccupation majeure d'un clergé qui veut donner le change aux attaques des libéraux anticléricaux:

"Dieu qui, dans sa puissance et sa bonté, dispose toutes choses avec justice et suavité, a par un très sage dessein différé jusqu'à notre époque les débats de la cause de sa chère Servante, soeur Marie de l'Incarnation /.../ Mais, si vous cherchez pourquoi cela est ainsi arrivé selon des Dispositions Divines? Si je me trompe sur la principale cause c'est afin de clore la bouche à cette secte impie qui s'ef-

39 Archives des ursulines de Québec.

40 "Quebecen Beatificationis et canonizationis servae dei Sororis Mariae ab Incarnatione, positio super dubio, en 1877, positio super virtutibus, en 1906, Atera positio supervirtutibus, en 1909, Novissima positio super virtutibus, en 1910."

force injustement de représenter la religion Catholique comme ennemie de la Société Civile et qui, dans son mépris pour les Religieux, les fait passer pour impropres à tout bien et à toute oeuvre utile et, tandis qu'elle protège et défend tous les grands scélérats, au contraire elle emploie contre tous les Instituts les plus saints de l'Eglise Catholique une fureur et des moyens diaboliques pour les éliminer..."

L'introduction de la positio super dubio énonce avec clarté les préoccupations qu'exprime indirectement l'abbé Casgrain dans sa biographie de Marie de l'Incarnation. Dans la positio super virtutibus, à part les témoins décédés: le père F.-X. Charlevoix, Bossuet, Fénelon, Mgr de Laval, le père Lalemant... sur lesquels s'appuient les témoins posthumes des diverses publications, nous rencontrons le nom de Casgrain avec ceux de quelques religieuses, soeur Gabriel, supérieure des ursulines du monastère de Québec, des religieuses enseignantes, des médecins: Joseph Landry, Charles Morin; des témoins de faveurs et de miracles. Mais beaucoup plus intéressants, aux fins de notre démonstration, est la déposition des témoins à l'Atera positio virtutibus publiée par Rome en 1909. Elle forme un ensemble de 369 pages. On y rencontre les noms des historiens-prêtres Henri-Raymond Casgrain et Auguste-Honoré Gosselin biographe de Mgr de Laval, premier évêque de Québec et témoin à sa cause de béatification dans la positio super virtutibus de 1911; Narcisse-Eutrope Dionne et l'abbé Hospice-A. Verreau, eux aussi témoins au procès de béatification du premier évêque de la Nouvelle-France; Edouard Hamon, Dom Rhéaume, le père Joseph Maria Royer, des religieuses dont soeur Marie St-Georges et soeur Marie de St-Thomas.

Tous témoignent de l'héroïcité des vertus de Marie de l'Incarnation. Auguste-Honoré Gosselin écrit: "La Vénérable a pratiqué toutes les

vertus chrétiennes à un degré héroïque, sans exception, je veux dire à un degré que n'atteignent pas généralement les hommes, mais seulement les héros qu'on appelle les saints (41)". L'historien Casgrain témoignera entre autres pour démontrer combien Marie de l'Incarnation a pratiqué la vertu de prudence d'une manière héroïque: "Quant à sa conduite vis-à-vis de ses supérieures, ses compagnes et ses inférieures, elle s'est montrée héroïque en toutes circonstances et n'a jamais eu, que je sache, des différends avec personne (42)". Les auteurs de biographies édifiantes qui diffusent la pensée des candidats à la béatification et à la canonisation sont, parallèlement, les porte-parole des dignitaires dont ils émanent. Ils sont en même temps porte-parole de la "Vox populi" et de l'autorité. Nous pourrions avancer qu'ils sont juge et partie. Le groupe de pression et l'autorité se trouvent dans le même milieu culturel.

Nous constatons donc qu'il existe un lien étroit entre les récits des hagiographes et les procès de canonisation. On ne peut séparer les uns des autres. Tout se passe comme si l'élite du temps, le clergé, partait à l'assaut de la "modernité" en utilisant tous les moyens à sa disposition. Une analyse minutieuse de certaines biographies de la mystique permettrait de dégager le soin que l'on met à prouver l'héroïcité des vertus vécues par Marie de l'Incarnation. Il est visible que l'on répond déjà aux exigences du procès de béatification-canonisation.

— Il y a souvent similitude entre les biographes et les dépositaires

41 Positio super Virtutibus, p. 23.

42 Ibid., p. 163.

tions des témoins; similitude dans le contenu et dans le style ---.

Le nombre de pages attribuées au témoignage de certaines vertus peut être révélateur des points où il est judicieux de porter l'attention.

Dans la positio super vultutibus, l'héroïcité de la vertu de charité envers le prochain contient dix pages de témoignages; la justice, cinq pages; la tempérance, quatre pages. C'est la charité qui bénéficie du plus grand nombre de pages. L'abandon du fils, nous le savons, fit couler beaucoup d'encre. Ce choix fit l'objet de discussions diverses avant l'entrée de la vénérable chez les ursulines de Tours. Des ecclésiastiques furent consultés. Au début du XX^e siècle, Henri Brémont, dans son Histoire littéraire du sentiment religieux en France, dit que s'il avait eu à trancher ce cas, il se fut prononcé contre l'abandon. Ces interventions, à diverses époques, montrent assez combien le choix entre une vocation religieuse et le devoir d'une mère fit problème. Il s'agit donc, pour défendre la cause, de projeter le faisceau lumineux sur ce point qui pouvait paraître faible et prouver qu'il n'y a jamais eu de faute, mais qu'au contraire, l'héroïcité des vertus de Marie de l'Incarnation se manifeste d'autant plus qu'elle doit atteindre la sur-nature pour conduire, dans la charité et la justice, ce fils au plus près de Dieu, jusqu'à l'Amour suprême. La prudence et la force seront les moyens qu'elle utilisera pour lutter contre l'humaine nature jusqu'à l'héroïsme. Voilà pourquoi les témoins s'attardent longuement à démontrer que Marie de l'Incarnation a pratiqué envers son fils la charité, la prudence, la justice et la force jusqu'à l'héroïcité. Nous nous rappelons, à cet égard, la lettre qu'Hamel, le vice-postulateur de la cause, écrivait à l'abbé Verreau, en 1898, au sujet du procès sur les ver-

tus de Monseigneur de Laval: "Vous avez en main un mémoire de l'abbé Casgrain, qui n'est pas en faveur du Vénérable. Je vous prie donc de porter, là-dessus, votre travail, pour réfuter, si possible, ces incriminations que j'espère être fausses... (43)". Cette correspondance dévoile tout l'intérêt que l'on porte à faire triompher une "cause" de canonisation.

Marie de l'Incarnation sera déclarée Vénérable en 1877; béatifiée le 22 juin 1980. Le procès de béatification se sera étalé sur une période de 114 ans. Pendant ce temps, la civilisation canadienne-française a connu des crises, une transformation profonde. Elle est passée d'une culture imprégnée de foi, soutenue par une Eglise solidement implantée, à une autre société, moderne, séculière, hedoniste. Les travaux préparatoires du procès de canonisation conduisent à une biographie rédigée en 611 articles par un auteur anonyme. C'est une vaste fresque d'un romantisme exalté. Une force parcourt ce texte empreint d'une vive sensibilité. Les pénitences que la mystique s'inflige sont l'objet de descriptions soignées reprises dans d'autres articles avec plus de détails et d'insistance (44). Il s'agit ici de tout un mouvement d'exaltation. Marie suivait "à l'aveugle l'attrait ou l'impulsion de la

43 Cité par Serge Gagnon, Le Québec et ses historiens, p. 103.

44 Biographie anonyme en 611 articles, Archives des Ursulines à Québec, 1866... Les renseignements communiqués par l'archiviste des religieuses ursulines concernant la rédaction de ces articles restent incomplets. Cette dernière manifeste une certaine crainte à informer un chercheur laïque.

grâce obéissant aux inspirations (Art. 26)". "Elle ne pouvait soutenir tant d'émotions véhémentes. La Servante de Dieu se mettait à chanter les louanges de son Jésus après quoi elle prenait la plume et écrivait son apothalame d'amour (Art. 90)." "Enivrée d'un saint enthousiasme, elle s'écrit Ah! mon Dieu...(Art. 106)." Ou bien, sous l'inspiration du Cantique des Cantiques, "son âme tendait avec véhémence à la possession des immenses richesses qui devaient former le véritable lit nuptial de son céleste époux (Art. 107)". "Dites-moi, mon Bien aimé, disait-elle avec des larmes, dites-moi où vous prenez votre repos dans la chaleur du midi (Art. 114)." "Son âme s'élève jusqu'à l'extase, dans une céleste pureté (Art. 26 et suivants)." Puis elle retombe dans les ténèbres:

"Elle est en proie aux plus horribles tentations de blasphème, d'impureté, de désespoir, d'orgueil et autres contre la foi /.../ abandonnée aux agitations d'imagination troublée et féconde en expédients pour la tourmenter; elle ne trouvait ni paix, ni repos, de quelque côté qu'elle se tournât /.../ le ciel était d'airain pour elle (Art. 301)".

Tourmentée par ses péchés, elle veut une confession publique. Elle l'écrit sur un papier qu'elle veut faire afficher à la porte de l'église "afin que tous connaissent son infidélité à Dieu (Art. 84)". "Elle ne savait ni comment ni pourquoi elle se trouvait, tout à coup, d'une sensibilité, d'une aigreur d'esprit telle, qu'elle fut touchée en beaucoup de fautes (Art. 122)." Marie de l'Incarnation passe tour à tour de l'exaltation céleste au délire. Elle connaît les joies de l'extase puis les nuits spirituelles les plus sombres. Elle veut dompter son corps, le rendre insensible. "Elle menait la vie des plus rigides anachorètes, ayant tellement réduit son corps qu'il semblait n'avoir plus

de sentiment et se laisser conduire comme un corps mort (Art. 83)."

Elle multiplie les pénitences.

"Elle passait une partie de la nuit à se discipliner jusqu'au sang; afin que les aliments n'eussent plus de goût pour elle, elle se tenait continuellement de l'absinthe dans la bouche. Elle cherchait à soigner les plaies les plus infectées /.../ respirant l'odeur des corps en putréfaction (Art. 82).

"Durant l'hiver, après s'être laissée transir de froid, elle se déchirait cruellement avec des disciplines armées de pointes aiguës. Ensuite, elle se revêtait d'un cilice dont les noeuds entraient dans les plaies qu'elle s'était faites en se flagellant (Art. 115)" ou bien "elle se mettait le corps tout en feu /.../ ce supplice se faisait sentir pendant trois jours après quoi elle recommençait (Art. 116)".

"Son amour pour les mortifications augmenta tellement que son plaisir était de se refuser tout ce qui pouvait flatter son goût ou lui donner du plaisir (Art. 118)." "Dieu, lui-même, lui inspirait ces mortifications (Art. 119)." Elle humilie et châtie son corps afin d'ôter tout obstacle à l'âme. Par ses macérations continuelles et effroyables, elle veut faire disparaître toute trace du sensible, du charnel dans son corps. Quoique ces textes soient empreints d'exaltation, de violence, de démesure, et côtoient sans cesse le drame, ils relatent, cependant, les mortifications cruelles que s'imposait l'héroïne. Le raffinement de détails, relatés par ces articles, nous porterait à voir du sado-masochisme dans le comportement de Marie de l'Incarnation. Au XVII^e siècle et au XIX^e, la mortification était le premier élément de la spiritualité. L'héroïne, en proie aux diverses tentations qui la conduisent à la nuit spirituelle après les joies de l'extase, veut réduire son corps au néant. Pour la vénérable, le charnel est à l'origine des tribulations qui l'habitent. Pour vaincre le péché, il faut vaincre le corps

en le mortifiant, atteindre un total dépassement de soi-même par une totale maîtrise de la chair. La chair, pour Marie de l'Incarnation et les religieuses du XIX^e siècle, s'oppose à l'esprit dans une dualité implacable. C'est un dualisme qui ne correspond pas à la spiritualité hébraïque pour laquelle tout est corps et âme inséparablement liés. Ce dualisme conduit le chrétien à travailler par la souffrance et les privations à assujettir la chair pour conquérir la liberté totale de l'esprit. La mortification devient donc une vertu majeure. Les premiers chrétiens étaient sauvés par le martyr; au XIX^e siècle, on espère l'être par la cruauté de ses mortifications. On mortifie son corps; on accepte les mortifications venant d'autrui par charité. L'autre, c'est le Christ; le corps de l'autre, c'est celui du Christ. Chez Marie de l'Incarnation, tout est donné à Dieu. Toute sa volonté tend vers la mort du corps pour la liberté de l'esprit. La mort du corps et la mort à soi-même par l'obéissance conduisent vers la liberté suprême; l'extase. Elle rejette la nature pour accéder à la surnature.

Le procès d'information sur le doute, publié à Rome en 1877, n'est pas balayé par ce mouvement impétueux d'un romantisme frémissant. L'abrégé de la vie et des vertus de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, à l'usage des témoins appelés à comparaître dans le procès apostolique, écrit en 1892-1894, traite de l'héroïcité des vertus de Marie de l'Incarnation en faisant moins appel à l'affectif. Nous ne pouvons, cependant, le détacher des articles anonymes de 1866... ni par la forme, ni par le fond (45). Les derniers travaux publiés par Rome sont

45 Archives des ursulines à Québec.

plus sobres et atteignent davantage à l'universel. Dans l'Atera positio super virtutibus de 1909, sa vertu de foi est décrite ainsi par Casgrain: "Ses oraisons et ses prières étaient extraordinaires au point qu'elle était, on peut dire, toujours unie à Dieu (46)". Et Verreau s'exprime en ces termes: "Son oraison était presque toujours une extase, parce qu'elle était toujours en la présence de Dieu (47)".

Par sa béatification, Marie de l'Incarnation, femme du XVII^e siècle, est présentée comme modèle aux femmes du XIX^e siècle. Jeune fille pieuse, mère de famille chrétienne, veuve et religieuse, Marie de l'Incarnation est passée par tous les états qu'une femme peut connaître. Symbole vivant de la France héroïque du XVII^e siècle, elle a vécu ces différents états à la perfection. Mais, n'a-t-on pas mis en exergue l'esprit d'obéissance que Marie de l'Incarnation cultivait dans le but de présenter, en la vénérable, un modèle de femme soumise à l'ordre établi. De l'ultramontanisme, la société canadienne-française possède toutes les structures; et les oeuvres de diffusion que nous avons analysées semblent aller dans ce sens.

C) Modèle de femme pour le vingtième siècle.

Comment et dans quelle mesure Marie de l'Incarnation est-elle un modèle pour la femme du XX^e siècle? Ses biographes québécois, dont les oeuvres s'échelonnent de 1864, avec l'abbé Casgrain, à 1966, avec La Grande Dame de notre histoire de l'abbé Groulx, nous révèlent un personnage

46 Atera positio super virtutibus, Archives des Trois-Rivières, p. 36.

47 Ibidem.

du XVII^e siècle, des bords de la Loire, qui vivait dans un milieu culturel plus proche de la Renaissance que du Grand Siècle, puisque le Cid est joué en 1636 et que Marie de l'Incarnation arrive à Québec en 1639. Les biographes semblent moins soucieux de reconstitution historique que de présenter la mystique selon les idéaux qui sont les leurs. Elle verse des torrents de larmes et rien ne manque à l'imagination romantique: les harpes éoliennes suspendues aux arbres des forêts, les brises nocturnes (p. 154), le souvenir de la patrie lointaine (p. 292), les cloches argentines (p. 292, le vénérable vieillard (p. 289) (48). --- Le procès de canonisation, nous l'avons vu, atteint davantage à l'universel ---. Malgré cette enveloppe d'un autre temps, nous parvenons à dégager la personnalité de Marie de l'Incarnation: femme d'action et mystique. La femme d'action développe pleinement ses capacités manuelles, intellectuelles; ses capacités d'organisatrice. Elle sait diriger et conduire les êtres. Elle est en cela notre contemporaine; une contemporaine aux capacités d'une envergure exceptionnelle.

Elle s'adonne à l'artisanat: broderie, dorure, menuiserie. Elle est architecte, juriste et enseignante. Elle sait adapter son enseignement au milieu local. Elle apprend les langues indigènes; écrit elle-même les manuels qu'elle utilise. Elle est historienne par les événements qu'elle relate dans son abondante correspondance. Si elle ne peut être un modèle parfait pour la femme du XIX^e siècle, à laquelle la société assigne un rôle quasi exclusif d'épouse soumise et de mère, elle est, pour le XX^e siècle où les femmes sont indépendantes et actives,

un modèle qui convient peut-être à la femme de carrière. Par contre, comme la sainteté canonisée est une forme de religion populaire, elle influence peu les couches très scolarisées. Des milieux d'expérience religieuse intense moins imprégnés de culture savante, comme les divers mouvements charismatiques, regroupent généralement peu de femmes de carrière. La femme du XX^e siècle peut-elle tendre vers la spiritualité de Marie de l'Incarnation? Les conceptions religieuses, chrétiennes et catholiques, de Marie de l'Incarnation sont-elles indépendantes du milieu culturel? S'agit-il de conceptions immuables? Les macérations que la mystique s'infligeait sont passées sous silence par les biographes du XX^e siècle. Ou, s'ils les relatent, c'est avec discrétion et réserve car les comportements doloristes ne rencontrent plus l'adhésion de notre temps. Il ne semble pas qu'une femme du XX^e siècle puisse trouver en elle un modèle spirituel.

Comment expliquer la mutation des conceptions spirituelles? Marie Guyart choisit, en religion, le nom de Marie de l'Incarnation. Toute sa vie est centrée sur l'Incarnation du Christ. Le Christ, fils de Dieu, s'est fait homme. Il a pris notre propre chair pour vivre parmi nous. Il a dit de lui-même: "Je suis la voie, la vérité et la vie (49)". "Celui qui veut aller au Père doit passer par moi (50)". Le Christ est mort crucifié; il est ressuscité. Cette résurrection dans la gloire de Dieu est le signe de notre propre résurrection, de notre vie éternelle dans la plénitude de la joie et de la vie. La condition de cette récom-

49 Jean, 14: 6.

50 Ibidem.

pense suprême est l'imitation du Christ. Il est mort sur la croix pour nous sauver. Nous devons l'imiter et passer, nous aussi, par ce sacrifice. La vie de Marie de l'Incarnation est centrée sur le Christ et le sacrifice. L'acte par lequel le Christ sauve les hommes s'appelle la Rédemption. Cette conception théologique est-elle immuable et indépendante d'un modèle culturel? Dieu a souffert pour sauver les hommes mais, selon les paroles de Saint Paul, "nous devons compléter dans notre chair ce qui manque à la passion du Christ (51)". Nous pouvons satisfaire pour nous-mêmes et pour les autres. Aux XVI^e et XVII^e siècles, c'est une idée courante que plus on souffre dans cette vie, moins on aura à payer dans l'autre. Dom Martin, fils de Marie de l'Incarnation, lutte contre la concupiscence en se roulant nu dans des groseilliers piquants, puis il se couvre le corps d'orties. Il éteint ainsi les flammes du désir qui le torture depuis dix ans. En 1608-1609, la mère Angélique de Port Royal fut surprise, de nuit, à se cautériser avec de la cire brûlante. Au XVII^e siècle, Sainte Jeanne de Chantal a "le courage et la générosité de prendre un fer tout rouge de feu, duquel se servant comme d'un burin, elle-même se grave le saint et sacré nom de Jésus sur sa poitrine (52)". Plus qu'une macération, faudrait-il voir ici le profond désir de ne faire qu'un avec le Christ, de lui appartenir en tout temps et en tout lieu, de ne jamais s'éloigner de son Amour.

On pourrait multiplier les exemples de ce type. Marie de l'Incar-

51 Colossiens, 1: 24.

52 H. de Maupas du Tour, La vie de ... Jeanne-Françoise Frémiot, 1644, p. 170.
Cité par Delumeau, Le Péché et la Peur, Paris, Fayard, 1983.

nation n'est pas un cas particulier. Elle vit la spiritualité des mystiques de son temps. L'ascète chrétien souffre avec le Christ à cause des péchés et pour les péchés du monde. Il s'éloigne du monde sur lequel il jette l'anathème. Il est harcelé par le drame de la réparation. Plus il souffre de son péché, plus il s'offre en victime. Deux siècles plus tard et au Canada, "le dolorisme" se poursuit. L'abbé Casgrain nous relate que Mademoiselle de la Troche (53), brisant le coeur de sa mère:

"... triompha, avec un courage héroïque, de ses tendresses filiales, et marcha, d'un pas ferme, vers l'autel du sacrifice.

.....
 "Monsieur de la Troche, pâle et sans voix, fut obligé d'aller seul conduire sa fille à la porte de la clôture, où les religieuses la reçurent, et accompagnèrent de leurs chants son noble sacrifice (54)".

Il semble clair que Mademoiselle de la Troche s'offre en "victime". Casgrain se fait, peut-être, l'écho d'un milieu culturel dépassé. Cependant, le XIX^e siècle canadien l'accueille avec engouement. Les rééditions de son oeuvre en font foi. Les sermons, au Canada au temps de Casgrain, confirment notre hypothèse. Laissons parler l'abbé Doublet, un prêtre du XIX^e siècle:

"Comment nous devons traiter le monde. ---Quel mépris nous devons en faire, quel éloignement nous devons en concevoir: il nous est facile de le comprendre, en considérant comment le monde nous ravit les trois biens dont notre salut éternel se trouve composé ---. Le monde éteint en nous la foi /.../ Le monde fait périr en nous l'énergie des vertus /.../ Le monde s'applique désastreusement à nous amollir, à tuer en nous la force chrétienne, à oblitérer la conscience,

53 En religion, Révérende Mère Saint-Joseph. Elle quittera le monastère de Tours pour Québec, avec Marie de l'Incarnation, le 22 février 1639.

54 Casgrain, p. 277.

à détendre les ressorts du caractère... (55)".

Ne croirait-on pas entendre un contemporain de Bossuet ou de Bourdaloue?

Comment atteindre la sainteté véritable? L'abbé Doublet nous l'enseigne:

"Jésus-Christ nous instruit sur notre vie entière et notre vie ne peut plus être qu'une reproduction de la sienne. Suivons-le dans chacune des phases de sa divine existence, scrutons chaque circonstance; tout est à copier: tout est à reproduire /.../ Jésus-Christ dans les épreuves de l'expiation /.../ Jésus-Christ nous instruit sur notre mort, qui ne devient méritoire et héroïque que par la participation et l'imitation de la sienne /.../ elle doit reproduire les perfections de la mort de l'Homme-Dieu (56)".

La spiritualité française du XVII^e siècle se continue donc dans le Canada du XIX^e. Si le caractère de Marie de l'Incarnation a été quelque peu transformé par ses biographes du XIX^e siècle qui ont fait de cette femme d'action une femme vouée à l'obéissance strictement monacale, la vie spirituelle de la mystique est tout autant celle d'une femme du XVII^e siècle que du XIX^e. Elle représente un modèle de spiritualité pour les femmes du XIX^e siècle. Lorsque Lionel Groulx présente Marie de l'Incarnation, Grande Dame de notre histoire, le modèle culturel de la société canadienne-française a évolué. "Le monde de la peur", qu'ont connu les canadiens du XIX^e siècle, a fait place à celui de l'aisance. Dieu ne demande plus de victimes. Avec le concile "Vatican II", le ciel n'est plus "d'airain". C'est alors que le modèle spirituel "proposé" par Marie de l'Incarnation paraît extravagant. Le monde a de nouveau la beauté que lui attribuait un François d'Assise. Le Christ, par sa seule Incarnation, l'a racheté. Quant à la souffrance, les hommes l'as-

55 Doublet, Guide du Prêtre dans ses prédications, 1892, p. 194.

56 Ibid., p. 189.



"Pour assurer notre existence, il faut nous cramponner à la terre, et léguer à nos enfants la langue de nos ancêtres et la propriété du sol."

Georges-Etienne Cartier.

sument, à l'imitation du Christ, quand elle se présente. Ils essaient de la sublimer. Dans la foulée du discours "psy", la souffrance volontaire a pour nom masochisme.

Marie de l'Incarnation est donc un modèle de femme pour la période qui fait l'objet de notre étude. Au XIX^e siècle, elle sera principalement modèle spirituel; au XX^e, modèle de femme d'action soutenue par l'amour du Christ.

CONCLUSION

Le but de notre travail était d'analyser des documents qui traitent de Marie de l'Incarnation. Tout au long de notre étude, nous découvrons que l'héroïne est présentée comme un modèle aux Canadiennes françaises de la deuxième moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e.

Dans l'ensemble, les différents écrits sont empreints de sensibilité, de subjectivité et ne semblent pas avoir une volonté d'explication. Ils amplifient les conduites. Les sources analysées véhiculent les valeurs culturelles, les idéologies d'une époque. Les biographes de Marie de l'Incarnation prennent une place logique dans cette organisation de pensée. En effet, la religion sert de référence à toute la culture, elle apparaît comme une valeur refuge primordiale qui explique tout comportement, toute démarche intellectuelle. L'Eglise est présente partout, le pouvoir clérical est à la base comme au sommet. On voit cela au procès de canonisation où la base semble répondre aux vœux de la hiérarchie dans la plus parfaite obéissance. L'autorité est religieuse et particulièrement masculine; la place de l'homme y est privilégiée et si Marie de l'Incarnation est un modèle, peut-être est-ce par le côté masculin de sa nature où elle apparaît "presqu'un homme". Une société hiérarchisée et conservatrice où le prêtre, soumis à l'évêque, devient père du peuple. Un père à qui l'on doit soumission respectueuse.

se, voilà ce que dévoilent les diverses biographies de l'héroïne. Il s'agit d'une chaîne hiérarchique comparable aux liens vassaliques: les membres sont liés aux supérieurs par l'obéissance et la soumission. Cette hiérarchie prend origine et raison d'être de la religion: Dieu est père, créateur. Il a le pouvoir suprême et, à son image, l'autorité naturelle viendra de l'homme père de famille ou du prêtre dont la paternité spirituelle s'étendra sur l'ensemble du troupeau. Le prêtre détient son pouvoir du Dieu qu'il représente et de la paternité spirituelle dont il est investi.

Une société structurée et étayée sur la religion, mais aussi et parallèlement, sur un "mythe fondateur" tel est le contexte dont émerge Marie de l'Incarnation. Le peuple canadien-français, comme le rappelle Casgrain, a son épopée glorieuse. Nous pourrions presque dire une histoire sacrée; une religion catholique et romaine; une langue, — la langue française —; ses héros colonisateurs qui ont pris possession du sol. La propriété, acquise par la mise en valeur, fait de l'agriculteur l'homme d'une vocation spirituelle. L'homme de la terre apportera au missionnaire le sol riche et fertile à partir duquel il pourra accomplir son oeuvre d'éducateur. C'est ici que le cercle se ferme. Il faut éduquer pour transmettre une jeune tradition, des valeurs. Ici prend place la Mère éducatrice de la race.

Les saints fondateurs, nous l'avons vu, seront les modèles de tous. Marie de l'Incarnation, deux cents ans après sa mort, sera le modèle des jeunes filles de la bourgeoisie qui liront ses oeuvres spirituelles

ou sa biographie, mais elle sera aussi par sa béatification livrée à la piété populaire. La dévotion à sa pensée entretiendra ainsi la piété d'un peuple qui se souvient de ses racines et de sa vocation colonisatrice. Au total, une société hiérarchisée où chacun a sa place "providentielle", où la propriété du sol est regardée à l'égal d'une valeur morale, où l'Etat est au service de l'Eglise et où tout changement est contraire aux intérêts de la nation. Telle est la société qui régit un monde où tout n'est qu'épines sous les roses, un monde manichéen où le mal et le bien se côtoient sans cesse. Quoique nous n'ayons jamais rencontré le terme d'ultramontain dans notre étude, ne s'agit-il pas ici d'une structure sociale que l'on pourrait qualifier de ce vocable?

Les diverses biographies de Marie de l'Incarnation, les divers documents, les phases du procès de béatification ont révélé les transformations du milieu culturel. Devant l'évolution économique et sociale du XX^e siècle; la montée d'une bourgeoisie d'affaire qui veut, à son tour, prendre le pouvoir; devant la montée du libéralisme, les structures de la société conservatrice du XIX^e siècle apparaissent fragiles. N'est-ce pas, d'ailleurs, cette fragilité qui conduit à mettre tout en oeuvre pour revivifier la période héroïque de la geste canadienne-française et redonner l'élan et le coeur à un peuple, à une race.

C'est vers la fin du XIX^e siècle que la fragilité d'un monde ancien apparaît. Au XX^e siècle, les biographies et les documents ayant trait à la vénérable véhiculent un modèle culturel transformé: les amplifications de fond et de forme sont moins sensibles, le manichéisme

s'estompe, le monde a ses douceurs permises. A qui ou à quoi devons-nous attribuer cette mutation? Doit-on entrevoir la transformation du discours religieux? Comment cette spiritualité, en apparence immuable depuis deux mille ans, peut-elle varier? Ou bien, doit-on expliquer cette mutation par des causes économiques et sociales? Aux alentours de 1850-1920, l'industrialisation s'installe lentement. L'exode rural commence avec l'urbanisation; le clergé lutte contre les déplacements de populations et c'est l'idéologie "agriculteuriste" qui se répand. Le clergé voit la mutation de la société avec crainte. Les populations plus mouvantes, perdent contact avec la paroisse, avec le curé. Le Canadien français risque de perdre le sens de sa vocation. L'Eglise se tient donc volontairement en marge de l'industrialisation. Elle lui apparaît comme un fléau; mais, ses discours ne peuvent pas être structurés sur le modèle culturel traditionnel. Le rappel du passé permettait de marquer une continuité, un destin. Avec la modernité, le discours doit devenir empirique, la religion, moins austère. La souffrance est rédemptrice, mais elle n'est plus recherchée pour elle-même. On l'assume quand elle se présente. Le fond n'a pas changé, mais l'éclairage est projeté sur la grâce.

L'évolution des idéologies, constatée dans les biographies des hagiographes, conduit à se poser une importante question: la transformation des conceptions religieuses et culturelles est-elle sous la dépendance des événements politiques, économiques et sociaux? En d'autres termes, un modèle culturel est-il engendré par des idées; ou bien est-ce l'évolution économique que le transforme? Y a-t-il interaction? Ou

bien, simple coïncidence, les études exégétiques conduiraient-elles à voir dans le Christ non celui qui "rachète" l'humanité, mais celui qui la "délivre". "Tout historien, disait Jean Delumeau à son séminaire de l'année universitaire 1984-1985 au Collège de France, devrait être doublé d'un théologien." Nous ne pouvons qu'approuver ce jugement.

Les structures se sont transformées, mais les idées fondamentales du XIX^e siècle continueront à marquer les Canadiens français jusqu'en 1960, jusqu'à la révolution tranquille. Quant à Marie de l'Incarnation, malgré les idéologies qu'on lui fit porter, elle demeure, par son héroïsme et son élévation spirituelle, la grande mystique française, la première femme missionnaire de la chrétienté, modèle éternel. Cependant, le long cheminement qui aboutit, en conclusion, à consacrer Marie de l'Incarnation modèle de femme universel ne nous satisfait pas totalement et nous revenons aux questions-hypothèses du premier chapitre de notre étude. Les mortifications multiples dont Casgrain fait grand état dans sa biographie de Marie de l'Incarnation sont prudemment écartées dans les biographies des auteurs du XX^e siècle. Pour éloigner le soupçon de démente, les auteurs du XX^e siècle passent sous silence des conduites jugées "masochistes". La littérature du XX^e siècle a préféré mettre en évidence la femme d'action.

On se souvient qu'en 1633, à la demande de son directeur spirituel, Marie de l'Incarnation consigne dans une Relation son expérience religieuse profonde. Elle reprend ce premier texte dans une nouvelle Relation écrite en 1653-1654 à la requête de son fils Dom Claude Martin et, à ses

récits, viennent s'ajouter les Relations d'oraison de 1634-1635 puis une Relation complémentaire écrite en 1655-1656. L'ensemble de ces écrits constitue les Relations spirituelles qui furent publiées par son fils. Quoique son fils ait altéré quelque peu les textes de sa mère en les remaniant, il semble qu'il ait respecté scrupuleusement sa pensée. Les textes de Marie de l'Incarnation se distinguent par un langage où le mysticisme, l'érotisme, la sensualité et l'amour de Dieu se confondent. On se souvient des images utilisées par Marie pour exprimer son amour du Christ, images relatées dans les états d'oraison:

"Lors, lui le plus beau de tous les enfants des hommes
/.../ m'embrassant et me baisant amoureusement me dit:
"Voulez-vous être à moi? /.../"
"Je me prosternais par terre pour le caresser en m'humiliant,
/.../ En ces actions basses, dans lesquelles je trouvais un
trésor, il continuait et redoublait ses caresses."
"Enfin, j'en étais tirée par la douceur de l'union de la Sa-
crée Personne du Verbe qui, par écoutelement, mettait une sé-
rénité en la partie inférieure /.../"
"Au premier pas que j'entrai en ma chambre, son Esprit s'em-
para du mien. Je fus contrainte de me laisser tomber à ter-
re, mon corps ne pouvait se tenir tant l'attrait fut puis-
sant et subit."
"Je ne puis plus vivre, puisque vous ne hâtez pas les mo-
ments qui doivent faire la consommation du mariage de mon
âme avec vous /.../ (1)"

Il s'agit d'un langage, certes peu abstrait, mais au XVII^e siècle, les femmes sont sous la tutelle masculine, celle du père puis celle du mari. Le langage est lié au genre de vie et les femmes mystiques ne possèdent aucun vocabulaire spécifique pour exprimer une expérience "indicible". La possession de l'être par Dieu semble inexprimable, "c'est une céles-

1 Dom Albert Jamet, "Les Ecrits spirituels de Tours", publiés par Dom Claude Martin, réédités par Dom Albert Jamet, Paris, Desclée de Brouwer et Cie, 1930.

te folie" disait Thérèse d'Avila:

"Je ne sais pas d'autres mots pour le dire, ni comment l'expliquer, pas plus que l'âme ne sait alors que faire, car elle ne sait si elle parle ou se tait, si elle pleure ou rit. C'est une glorieuse déraison, une céleste folie (2)".

Souligner l' spect érotique des écrits spirituels de Marie de l'Incarnation, n'est-ce pas les réduire à des manifestations de délire mystique, d'hystérie? S'agit-il ici d'un langage du corps ou d'un élan de l'esprit? Le texte mystique, comme l'exprime Thérèse d'Avila, est en dehors de tout langage rationnel, de tout langage du savoir. Il désoriente et dérange et, peut-être, dérange-t-il d'autant plus qu'il parle de fantasmes et de désirs! Marie de l'Incarnation a vécu sa vie mystique en femme, elle a su intégrer sa féminité et son mysticisme à une vie active. Elle a réalisé sa liberté, l'a incarnée dans son apostolat missionnaire en Nouvelle-France.

Mais, déjà, au XVII^e siècle, le mysticisme inquiète. Bossuet condamne "les dangereuses manières de prier introduites par quelques mystiques de nos jours". Le mot "mystique" deviendra et reste encore synonyme d' "illuminé" avec tout le sens péjoratif que sous-entend ce mot. Les assemblées charismatiques contemporaines ne sont-elles pas là pour entretenir la suspucion! Les études psychanalytiques tenteront des interprétations profanes en expliquant le mysticisme par l'hystérie ou l'érotomanie. Les élans mystiques deviendront, pour des savants "en

2 Thérèse d'Avila, Le Livre de la vie (1562), cité par M. de Certeau dans "Thérèse d'Avila ou le chemin pour se perdre", Le Nouvel Observateur, 22 août, 1979, p. 34.

sciences humaines", une pâture exceptionnelle, mais les expériences spirituelles transcendantes n'en demeureront pas moins scientifiquement inexpliquées. Claude Bernard n'aurait-il pas dit: "Vous parliez de l'âme! Je ne l'ai jamais rencontrée sous mon scalpel".

Malgré les critiques intellectuelles, les extrapolations et les tentatives d'explications rationnelles, Marie de l'Incarnation est solennellement béatifiée à Rome, le 22 juin 1980, par Sa Sainteté le pape Jean-Paul II.

BIBLIOGRAPHIE

Travaux consultés pour l'approche et la méthodologie.

- Aigrain, René, L'Hagiographie, Ses sources, ses méthodes, son histoire, Paris, Bloud et Gay, 1953. 416 p.
- Bremond, Henri, Histoire littéraire du sentiment religieux en France, t. VI, la conquête mystique, Paris, Bloud et Gay, 1926. VI, 529 p.
- Certeau, Michel de, La fable mystique, XVI^e-XVII^e siècle, Paris, Gallimard, 1982. 414 p.
- Charlier, Célestin, Le christianisme (Essai de synthèse), Paris, Lethielleux, 1979. 2 vol.
- Delehay, Hippolyte, Cinq leçons sur la méthode hagiographique, Bruxelles, Société des Bollandistes, 1934. 147 p.
- Delooz, Pierre, Sociologie et canonisations, La Haye, Martinus Nijhoff, 1969. 515 p.
- Gagnon, Serge, Le Québec et ses historiens de 1840 à 1920, (La Nouvelle-France de Garneau à Groulx), Québec, Les presses de l'Université Laval, 1978. 474 p.
- Rahner, Karl et Herbert Vorgrimler, Petit dictionnaire de théologie catholique, Paris, Seuil, 1970. 507 p.

Contexte économique, socio-culturel et politique.

- Arnold, Odile, Le corps et l'âme, Paris, le Seuil, 1984. 373 p.
- Bilodeau, Rosario, et coll., Histoire des Canadas, Québec, Hurtubise HMH, 1978. 676 p.
- Delumeau, Jean, La peur en Occident (XIV^{ème}-XVIII^{ème} siècles), Paris, Fayard, 1978. 485 p.
- , Le péché et la peur (la culpabilité en Occident XIII^{ème}-XVIII^{ème} siècles), Paris, Fayard, 737 p.
- Doublet, Guide du Prêtre dans ses prédications, Paris, Berche et Tralin, 1892. 2 vol.
- Dumont, Micheline, et coll., L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, Montréal, 1983. 521 p.
- Eid, Nadia, Le clergé et le pouvoir politique au Québec, Québec, Hurtubise HMH, 1978. 318 p.
- , et Micheline Dumont, Maîtresses de maison, maîtresses d'école, Montréal, Boréal Express, 1983. 413 p.
- Fortier, Jean-Marie, La survie de Mgr de Laval et sa cause de béatification, Rapport de la Société canadienne d'histoire de l'Eglise catholique, 1957-1958. pp. 79-90.
- Grandpré, Pierre de, Histoire de la littérature française du Québec, Montréal, Beauchemin, 1967. 3 vol.
- Hardy, René, Les Zouaves pontificaux Canadiens, Ottawa, National Museums of Canada, 1976.
- Hurtubise, Pierre, et coll., Le Laïc dans l'Eglise canadienne française de 1830 à nos jours, Montréal, Fides, 1972. 223 p.
- Sullerot, Evelyne, Demain les femmes, Paris, Robert Laffont, 1965. 269 p.
- Todd, Emmanuel, Le fou et le prolétaire, Paris, Robert Laffont, 1979. 341 p.

Historiographie

Archives des Ursulines de Québec:

Biographies de Marie de l'Incarnation publiées au 19^{ème} siècle.

Plaquettes de diffusion, articles concernant Marie de l'Incarnation.

Manuscrits concernant la genèse et l'élaboration du procès de canonisation.

Archives des Ursulines des Trois-Rivières:

Biographies de Marie de l'Incarnation publiées aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles.

Lettre manuscrite de l'abbé Richaudeau.

Pièce de théâtre et plaquettes de diffusion.

Le procès de canonisation: positio super virtutibus (1906-1909-1910).

Archives du Séminaire de Québec:

Manuscrits.

Fonds ancien du Séminaire de Québec.

Première édition de "Casgrain".

Entrepôt de l'Université du Québec à Trois-Rivières:

Semaine religieuse de Québec de 1891 à 1964.

Historiographie (suite)

- Barnard, Soeur Agnès dite de St-Joseph, Marie de l'Incarnation fondatrice du Monastère des Ursulines de Québec, Québec, L'Action Catholique, 1935. 414 p.
- Beaumier, Chanoine J.L., Marie Guyart de l'Incarnation Fondatrice des Ursulines du Canada, Edition du Bien Public, Trois-Rivières, 1959. 384 p.
- Burke, Soeur Catherine dite de St-Thomas et Georges Lemoine, Les Ursulines de Québec, depuis leur établissement jusqu'à nos jours, Québec, Darveau, 1863-1866. 4 vol.
- Casgrain, Abbé Henri-Raymond, Histoire de la Mère Marie de l'Incarnation, première supérieure des Ursulines de la Nouvelle-France, précédée d'une esquisse sur l'histoire religieuse des premiers temps de cette colonie, Québec, Desbarats, 1864. 467 p.
- Chabot, Soeur Marie-Emmanuelle, Marie de l'Incarnation d'après ses lettres, Editions de l'Université d'Ottawa, 1946. 337 p.
- Dictionnaire biographique du Canada, Québec, PUL, 1966. vol. I, II, III, IV, V, IX, X, XI. (VI, VII, VIII, non parus).
- Ferland, Abbé J.-B.-A., Cours d'histoire du Canada, Québec, Augustin Côté, 1861-1865. 2 vol.
- Groulx, Abbé Lionel, La Grande Dame de notre histoire, Ottawa, Fides, 1966. 61 p.
- Jamet, Dom Albert, Ecrits spirituels (Relation de 1633, Entretien spirituel sur l'Épouse du Cantique), Paris-Québec, 1929. t. I, 350 p.
- _____, Marie de l'Incarnation, Ecrits spirituels (Retraites, Relation de 1654), Paris-Québec, 1930. 524 p.
- _____, Le Témoignage de Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours et de Québec, Paris, Beauchesne, 1932. 350 p.
- Labelle, Soeur Suzanne, L'Esprit apostolique d'après Marie de l'Incarnation, PU, Ottawa, 1968. 220 p.
- Lanctôt, Gustave, Histoire du Canada, t. I: Des origines au régime royal, Montréal, Beauchemin, 1959. 460 p.
- Langevin, Fr. Pierre, La Vénérable Marie de l'Incarnation première institutrice du Canada, Sherbrooke, Apostolat de la presse, 1952.
- Laroche-Héron, C. de, Les Servantes de Dieu au Canada, Montréal, Des presses à vapeur de John Lovell, 1855. 158 p.

Historiographie (suite)

Léon-de-Venise, Soeur Marie, L'Action à l'école d'une mystique, Montréal, Bellarmin, 1964. 116 p.

Martin, Dom Claude, Vie de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation, Paris, 1677. 757 p.

Cury, Dom Guy-Marie, Marie de l'Incarnation (relation autobiographique de 1654), Solesme, 1976. 133 p.

_____, Ce que croyait Marie de l'Incarnation et comment elle vivait sa foi, Paris, Mame, 1972. 194 p.

_____, Marie de l'Incarnation, Correspondance, Solesme, 1971. 1071 p.

Richaudeau, Abbé P.F., Vie de la Révérende Mère Marie de l'Incarnation, Tournay, Casterman, 1873. 485 p.

Robitaille, Abbé Georges, Telle qu'elle fut, Etudes critiques sur Marie de l'Incarnation, Montréal, Beauchemin, 1939. 180 p.

Sacra Rituum Congregatione, Quebecen, Beatificationis et canonizationis servae dei Sororis Mariae ab Incarnatione Fundatricis monasterii ursularum in civitate Quebecensi, Positio super dubio..., Romae, Typis, S.C. Propaganda fide, 1877. 140-234-72-10-106 p.

_____, Quebecen Sor Mariae ab incarnatione, positio super virtutibus, 1906. vol. I, 771 p.
Atera positio super virtutibus, 1909. vol. II, 369 p.
Novissima positio super virtutibus, 1910. vol. III, 30 p.

Tessier, Abbé Albert, Histoire du Canada, t. I: Neuve-France, Québec, Pélican, 1959.

ANNEXE I

<u>Biographes</u>	<u>Titres</u>	<u>Nationalité</u>
Barnard, Soeur Agnès dite de St-Joseph,	O.S.U.	C.
Beaumier, Chanoine J. L.,	Prêtre	C.
Burke, Soeur Catherine dite de St-Thomas,	O.S.U.	C.
Casgrain, Abbé Henri-Raymond,	Prêtre	C.
Chabot, Soeur Marie-Emmanuelle,	O.S.U.	C.
Groulx, Abbé Lionel,	Prêtre	C.
Jamet, Dom Albert,	O.S.B.	F.
Labelle, Soeur Suzanne,	M.I.C.	C.
Langevin, Fr. Pierre,	S.S.P.	C.
Laroche-Héron, C. de (Henri de Courcy),	Laïc	C.
Léon-de-Venise, Soeur Marie,	C.S.C.	C.
Martin, Dom Claude,	O.S.B.	F.
Oury, Dom Guy-Marie,	O.S.B.	F.
Richaudeau, Abbé P. F.,	Prêtre	F.
Robitaille, Abbé Georges,	Prêtre	C.

Nationalité: Canadienne = C.
Française = F.

N.B. Auteurs dont les biographies ont été analysées.

ANNEXE II

Marie de l'Incarnation: "Thérèse du Canada". Bossuet?

"Dom Jamet a donc établi que Bossuet a lancé l'expression la seconde Thérèse mais... C'est la lettre de la Mère Marguerite de Saint-Athanase, supérieure des Ursulines de Québec, envoyée aux communautés de France en 1672, qui va nous aider à l'identifier. Cette lettre dit: ... Dans l'état actuel du problème, nous croyons donc pouvoir attribuer la paternité de l'expression au Père Jérôme Lalemant".

"A travers l'histoire des Ursulines de Québec".

Pierre-Georges Roy, Lévis, 1939.

ANNEXE III

TRAVAIL DES FEMMES:

Au tournant du siècle au Québec, deux travailleurs sur dix étaient des femmes et elles se trouvaient toutes, exception faite des institutrices (terriblement sous-payées elles aussi) dans les secteurs aux conditions les plus pénibles et les moins bien rémunérées: elles étaient servantes, bonnes à tout faire, ouvrières dans le textile, le vêtement, la chaussure, le tabac, le caoutchouc et les conserveries. Ce n'est qu'en 1885 que la journée de travail sera limitée, pour les femmes, à dix heures par jour et à 60 heures par semaine. En 1941, un ouvrier sur trois est une femme mais elle gagne en moyenne trois fois moins que l'homme travaillant dans un secteur équivalent. (En 1951, 17 pour cent de la main-d'oeuvre féminine était mariée, mais 30 ans plus tard, cette proportion était passée à 48 pour cent, sans compter les femmes mariées qui travaillaient bénévolement dans l'entreprise "familiale" appartenant à leur mari.)

(Cité par Gagnon Lysiane dans Vivre avec les Hommes, Montréal, Québec/Amérique, 1983, p. 121.) 308 p.

Population rurale et urbaine de 1851 à 1931

Année	population rurale	population urbaine
1851	753,597	136,664
1861	908,070	203,496
1871	919,665	271,851
1881	980,515	378,512
1891	988,820	499,715
1901	994,833	654,065
1911	1,038,934	966,842
1921	1,038,096	1,322,569
1931	1,060,649	1,813,606

Recensement du Canada, 1931.

Vol. I population sommaire Bureau Fédéral de la statistique.

CEDEQ. Trois-Rivières, UQTR.

ANNEXE IV

DE LA MORT DE MARIE DE L'INCARNATION A SA BEATIFICATION.

- 1672 Mort de Marie de l'Incarnation.
- 1724 Première exhumation et première reconnaissance des Restes.
- 1799 Deuxième exhumation.
- 1833 Troisième exhumation et deuxième reconnaissance des Restes.
- 1867 Ouverture du procès de Béatification à Québec.
- 1877 Décret d'introduction de la Cause par Sa Sainteté le Pape Pie IX.
- 1880-1882 Procès de non culte.
- 1882 Décret de non culte par Sa Sainteté le Pape Léon XIII.
- 1884-1891 Procès de renom de sainteté.
- 1891 Décret de renom de sainteté par Sa Sainteté le Pape Léon XIII.
- 1892-1894 Procès apostolique des vertus et miracles.
- 1895 Décret sur l'approbation des Ecrits de Marie de l'Incarnation.
- 1897 Décret sur la validité des procès faits à Québec.
- 1907-1910 Procès de l'héroïcité des vertus.
- 1911 Décret sur l'héroïcité des vertus par Sa Sainteté le Pape Pie X.
- 1979 Congrès spécial sur la réputation de miracles et l'actualité et
convenance pastorale de la Béatification.
- 1980 Réunion du Collège des Cardinaux membres de la Sacrée Congrégation
pour les Causes des Saints.
- 1980 Assentiments de Sa Sainteté le Pape Jean-Paul II pour la Béatification.
- 1980 Béatification de Marie de l'Incarnation.

ANNEXE V

PROCES DE BEATIFICATION-CANONISATION DE MARIE DE L'INCARNATION.

Postulateurs et vice-postulateurs de la Cause.

Postulateurs de la Cause:

- 1869 Monseigneur Vincenzo Persichelli
- 1875 Abbé Benjamin Pâquet
- 1880 Abbé Jean-Joseph Rousseille
- 1883 Abbé Pierre-Xavier Cazenave
- 1914 Abbé Victor-Joseph Grosjean
- 1921 Abbés Domenico Jorio & Eugène Garnier
- 1946 Père Francesco Saverio Cianciulli O.M.I.
- 1956 Père Moïse Roy S.S.S.
- 1970 Père Angelo Mitri O.M.I.

Vice-postulateurs de la Cause:

- 1867 Abbé Georges-Louis Lemoine (procureur spécial)
- 1875 Monseigneur Benjamin Pâquet
- 1922 Monseigneur Amédée Gosselin
- 1933 Monseigneur Joseph Ferland
- 1952 Père Joachim Primeau S.J.
- 1957 Monseigneur Joseph-Louis Beaumier

N.B. Le postulateur ou procureur est le mandataire du demandeur.